

Michel Cantin

REVENIR À L'ESSENTIEL

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

CARTE **BLANCHE**

Les Éditions Carte blanche
Téléphone: (514) 276-1298
Télécopieur: (514) 276-1349
carteblanche@vl.videotron.ca
www.carteblanche.qc.ca

Distribution au Canada: Édipresse

Première édition: *Revenir à l'essentiel*, Anne Sigier, Québec, 2000
© Michel Cantin, 2017

Dépôt légal: 4^e trimestre 2017
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89590-328-4
Imprimé au Canada

*À mes parents,
à mon épouse, Marie-Paule,
à tous ceux et celles qui, placés sur mon chemin,
m'ont aidé de toutes sortes de manières
à devenir ce que je suis.
En guise de reconnaissance.*

Présentation

Depuis les années 1950, nous avons vécu au Québec des changements sociaux considérables qui n'ont pas manqué d'avoir des répercussions tout aussi importantes dans le domaine religieux. Après avoir connu une pratique religieuse qui se répétait avec régularité et constance d'année en année, l'Église d'ici a vu le nombre de ses « pratiquants » passer de plus de 85 % à moins de 5 % en l'espace de six décennies. Aujourd'hui, au supermarché des religions, on peut trouver de tout, et même dans l'Église catholique l'homogénéité de pensée d'autrefois est disparue. Tout cela ne peut qu'engendrer une grande insécurité. Il est tentant alors de se cramponner aux pratiques traditionnelles. Mais comment ignorer que ces pratiques ne sont plus signifiantes pour la majorité de nos contemporains ? Cet abandon massif ne peut éviter de semer le doute même chez ceux qui s'y retrouvent encore.

Dans ces circonstances, il me semble que la réaction la plus saine et la plus prometteuse est de revenir à l'essentiel de notre foi et de redécouvrir comment nous pouvons y trouver ce qui donne un sens à notre vie. Ainsi deviendrons-nous capables de dire notre foi, dans nos propres mots, à ceux et celles qui nous entourent et d'en rendre compte à « quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous » (I P 3,15).

En présentant ici ce qui est l'essentiel de la foi chrétienne, j'espère simplement être utile au lecteur qui, comme moi, cherche à démêler l'essentiel de l'accessoire dans tout ce qui nous est proposé par les différents groupes religieux qui foisonnent tant à l'intérieur du christianisme qu'à l'extérieur.

Si quelques personnes y trouvent des idées stimulantes pour la poursuite de leur quête spirituelle, j'aurai atteint mon but.

Le christianisme est une religion révélée, ce qui veut dire qu'il est d'abord et avant tout le résultat d'une initiative divine. Ce n'est pas l'homme qui, par ses efforts, parvient à la connaissance de la plénitude de la vie et des voies qui y conduisent. C'est plutôt Dieu lui-même qui vient dire aux humains qui Il est, quel est son projet, comment Il s'y prend pour le réaliser et quelles sont ses attentes du côté de l'humanité. Ma propre recherche a donc accordé une place importante à l'étude de la Bible pour y trouver réponse à ces questions. Le lecteur ne se surprendra donc pas de trouver dans ce livre plusieurs références aux Écritures. Mon souci fut de chercher l'interprétation la mieux fondée de ce que Dieu a voulu nous dire à travers ces livres qui constituent la Bible et qui demeurent encore aujourd'hui la référence ultime pour des centaines de millions de croyants, chrétiens et juifs. Il me semble qu'il y a là quelque chose de solide, et je suis toujours étonné de voir des personnes rejeter du revers de la main des vérités qui ont fait vivre des millions de personnes à travers les siècles, alors qu'elles acceptent avec une facilité déconcertante les idées farfelues du premier venu.

Je veux ici rendre hommage au père Évode Beaucamp, o.f.m., de regrettée mémoire, qui fut mon professeur d'exégèse à la faculté de théologie de l'université Laval à Québec. Sa foi profonde, alliée à une science exégétique d'une grande rigueur, a exercé une influence considérable sur mon cheminement spirituel et ma quête de l'essentiel. Ayant vécu une expérience humaine extrême – il a passé quatre années de sa vie dans des camps de concentration lors de la Deuxième Guerre mondiale –, il savait avec sa science et sa foi aller chercher dans les Écritures le suc spirituel qui s'y trouvait et

qui révélait à la fois des vérités sur Dieu et des vérités profondes sur l'homme. Avec lui, j'ai découvert qu'il est difficile de parler de Dieu et que la pertinence du discours religieux se mesure souvent à sa capacité de parler de l'homme avec justesse.

Les idées contenues dans ce livre et qui sont devenues pour moi des convictions profondes, je les ai reçues grâce aux personnes que la vie m'a amené à rencontrer. Elles sont donc pour moi comme des dons et je les considère comme ce que j'ai de plus précieux. C'est donc bien humblement que je les offre à ceux que la vie continue de placer sur mon chemin avec la conviction que c'est ce que j'ai de meilleur à leur offrir et en espérant que leurs réactions continueront de m'enrichir dans ma quête de l'unique nécessaire.

Toutes les citations bibliques sont tirées de la Bible de Jérusalem, éditions du Cerf, Paris, 1974. Pour savoir comment lire les références bibliques, voir l'annexe 1.

QUOI FAIRE ?

La planète est devenue un gros village. Les moyens de communication font en sorte que rien ne peut plus demeurer caché et que tout événement de quelque importance nous affecte comme s'il s'était passé près de chez-nous. Les inégalités atteignent des niveaux sans précédent. L'économie capitaliste est en train de détruire la planète. On nous parle constamment des changements climatiques et des conséquences désastreuses qui peuvent s'ensuivre.

Dans le domaine religieux les bouleversements ne manquent pas non plus. Les progrès de la science et de la culture ont des répercussions importantes sur la façon traditionnelle d'entrer en relation avec Dieu. Il est illusoire de penser que nous pourrions revenir en arrière. La vie ne revient jamais en arrière.

Quoi faire donc en cette période de mutations inédites dans l'histoire de l'humanité? De quoi notre Église a-t-elle besoin aujourd'hui? Ou plutôt devrait-on se demander de quoi ou de qui Jésus de Nazareth a-t-il le plus besoin?

Il est d'abord très important de se poser la bonne question. Et cette question peut nous être inspirée par Jésus lui-même. En effet d'après l'évangéliste Matthieu, avant de retourner vers son Père, Jésus a laissé cette consigne à ses disciples :

Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. (Mt 28,18-20)

Devenir disciple de Jésus de Nazareth

Être disciple au temps de Jésus

Qui dit disciple fait référence à un maître. Jésus a été reconnu comme tel par ses contemporains qui l'appelaient fréquemment *rabbi* en s'adressant à lui, ce qui équivalait à le reconnaître comme un maître dans l'interprétation des Écritures. Il n'était pas le seul. Quelqu'un qui voulait s'instruire de la Loi afin de la pratiquer le mieux possible, ce qui était le devoir de tout juif pieux, choisissait d'aller à l'école d'un *rabbi* et de devenir son disciple. On connaissait l'interprétation préférée de chaque maître et on fixait son choix sur celui qui nous rejoignait le mieux. Le disciple devait suivre le maître et quasiment vivre avec lui pour assimiler sa pensée. En retour de l'enseignement reçu, les disciples voyaient à pourvoir aux besoins matériels du maître, notamment en lui procurant la nourriture. C'est ainsi que l'on voit Jésus s'asseoir près du puits de Jacob pendant que ses disciples vont se procurer des aliments à la ville de Sichem toute proche. Un disciple une fois formé et devenu connaisseur de la Loi pouvait s'acquitter de son devoir en observant cette Loi et même éventuellement devenir un *rabbi* à son tour.

Pendant sa vie publique Jésus s'est donc comporté comme un *rabbi*. À la différence cependant que c'est lui qui a choisi ses principaux disciples, les douze apôtres. Il n'a pas refusé néanmoins que d'autres personnes décident de le suivre en constituant un groupe élargi dans lequel se trouvaient même des femmes, ce qui était exceptionnel pour son époque.

Quand il fut décidé de remplacer Judas, il allait de soi que le premier critère de sélection des candidats fut d'avoir accompagné Jésus depuis le début. C'est Pierre qui en prend l'initiative :

Il faut donc que, de ces hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous, en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il nous fut enlevé, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection. (Ac 1,21-22)

C'était la garantie que cette personne soit imprégnée de l'enseignement du maître.

Devenir disciple aujourd'hui.

Devenir disciple de Jésus aujourd'hui nécessite de s'informer de ce qu'il a à proposer en lisant ce que ses premiers disciples ont rapporté de ses faits et gestes et de son enseignement dans ce que nous appelons le Nouveau Testament. Peut-être serons-nous frappés par ses paroles comme les gardes que les autorités religieuses avaient envoyés pour l'arrêter et qui n'ont pas osé parce que « Jamais homme n'a parlé comme cela ! » (Jn 7,46). Et nous serons possiblement incités à le choisir comme maître en croyant à sa parole, lui qui a dit « Je suis le chemin véritable qui conduit à la vie. » (Jn 14,6). Comme pour Abraham la confiance en la promesse est nécessaire, car il faut s'engager dans ce chemin pour découvrir peu à peu que c'est le bon chemin.

Par la suite le disciple fréquentera Jésus pour apprendre à le connaître, accueillir la révélation du vrai visage de Dieu qu'il nous apporte, s'imprégner des valeurs de l'évangile et chercher comment nous pouvons les vivre aujourd'hui. C'est cela être évangélisé. Concrètement il s'agira de prendre des initiatives personnelles pour approfondir le message de Jésus sans attendre que cette évangélisation vienne d'en haut. Les moyens sont nombreux aujourd'hui : vulgarisation des recherches théologiques dans des livres accessibles, sites internet très bien construits foisonnant de données pertinentes, etc. Idéalement

rejoindre d'autres personnes intéressées par la même démarche et partager régulièrement nos découvertes et notre compréhension de l'enseignement de Jésus, notamment de quelle façon nous pouvons mettre cet enseignement en pratique aujourd'hui. Car l'Évangile est fait pour être vécu. Et nous n'aurons jamais fini de l'approfondir et de le vivre avec une fidélité toujours grandissante.

Ainsi nous découvrirons peu à peu que l'Évangile est vraiment une Bonne Nouvelle. Nous réagissons comme les personnes des paraboles du trésor et de la perle racontées par Jésus :

Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver : il le recache, s'en va ravi de joie vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.

Le Royaume des Cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : en ayant trouvé une de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il possédait et il l'a achetée. (Mt 13, 44-46)

Accepter d'être peu nombreux.

Dorénavant nous devons nous rappeler que Jésus nous a demandé d'être le sel de la terre (Mt 5,13) et le levain dans la pâte (Mt 3,13). Le sel représente une très petite quantité par rapport au mets principal, mais c'est lui qui donne du goût. De même pour le levain, mais c'est lui qui fait lever toute la pâte. Vivre en disciple de Jésus est censé donner du goût à la vie dans un monde où le consumérisme crée un grand vide intérieur et empêche de trouver un sens à sa vie. Jésus a résumé toute la Loi et les prophètes dans cet énoncé : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous. » (Mt 7,12) C'est dans le quotidien de la vie que l'on peut vivre ainsi et ce faisant nous élèverons les standards de

qualité des comportements citoyens autant dans la pratique de notre métier ou de notre profession que dans notre vie personnelle, pour construire une société de plus en plus humaine et contribuer à la réalisation de ce que Jésus appelait le Royaume de Dieu.

De la foi d'Abraham à la justification par la foi de saint Paul

Abraham

Pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, Abraham est le père des croyants. Nous pouvons lire l'histoire d'Abraham dans le livre de la Genèse, plus précisément à partir du chapitre 12 jusqu'au chapitre 25 inclusivement. En lisant ces chapitres attentivement, nous pouvons dégager les caractéristiques de cette relation tout à fait spéciale qu'Abraham eut avec son Dieu et que nous appelons la foi. L'auteur qui a rédigé l'histoire d'Abraham telle que nous la recevons aujourd'hui a probablement vécu à l'époque de l'exil à Babylone ou peu après, c'est-à-dire au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Il a puisé à plusieurs traditions qui pouvaient diverger sur certains détails, mais qui se rejoignaient sur l'essentiel : Abraham fut un homme de foi. Et il ne fait pas de doute que cet auteur a cherché à présenter Abraham comme un modèle de foi.

Le récit commence abruptement par ces mots du Seigneur :

Yahvé¹ dit à Abram : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de

-
1. Yahvé est le nom que Dieu lui-même s'est donné en réponse à la demande de Moïse comme nous le verrons plus loin, mais les auteurs bibliques n'osaient pas prononcer le nom divin et le remplaçait par Adonai, qui se traduit par Seigneur. Nous utiliserons donc le mot Seigneur pour désigner Dieu, sauf dans les citations bibliques où l'on retrouve le mot Yahvé.

ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction ! Je bénirai ceux qui te béniront, je réprouverai ceux qui te maudiront. Par toi se béniront tous les clans de la terre. » (Gn 12,1-3).

La demande de Dieu – c'est quasi un ordre – comporte deux éléments. Le premier implique l'abandon de toutes les sécurités humaines dont jouissait Abraham dans son pays, notamment grâce à l'entourage de sa parenté élargie. À cette époque, la solidarité à l'intérieur du clan et de la tribu constituait la base de la sécurité sur laquelle une personne pouvait compter. De plus, les lois d'un pays protégeaient mieux les citoyens de ce pays que les étrangers, comme c'est encore le cas aujourd'hui. L'ordre de Dieu comporte donc des exigences importantes accentuées par le fait que la destination n'est pas précisée et ne le sera que dans un futur plus ou moins éloigné.

Mais suivent immédiatement une *promesse* et une *assurance* ; une *promesse* qui rejoint Abraham au cœur même de son aspiration au bonheur : avoir une descendance et un pays bien à lui ; et *l'assurance* que Dieu l'accompagnera dans cette aventure.

Le narrateur de l'histoire dit simplement qu'« Abraham partit et qu'il avait soixante-quinze ans quand il quitta Harân. » (Gn 12,4)

Pour qu'Abraham s'engage dans une telle aventure, abandonnant pratiquement toute sécurité humaine, et ce uniquement sur une promesse, il fallait que ce Dieu ne soit pas un inconnu pour lui : on n'obéit pas à un ordre aussi exigeant s'il provient d'un inconnu. Mais il fallait aussi qu'il ait de son Dieu une perception tout à fait bienveillante : son Dieu l'aimait, voulait son bonheur et était capable de le protéger. Si ce Dieu était le dieu familial du clan d'Abraham, comme cela semble plausible, c'était effectivement le cas. Abraham

était originaire de la ville d'Ur, au pays de Sumer, et les découvertes archéologiques faites au XX^e siècle sur la civilisation sumérienne ont révélé l'existence de divinités familiales dont le rôle était d'être le protecteur de la famille.

Mais il fallait aussi, pour prendre un tel risque, que l'enjeu fût important. Ici, l'enjeu, c'est d'avoir un pays et une descendance. Pour des semi-nomades, éleveurs de petit bétail, obligés de se déplacer sans cesse, il faut bien voir tous les avantages que représente le fait d'avoir un pays bien à eux. Mais c'est surtout la postérité : Abraham n'avait pas de descendant. Il faut se reporter à l'époque d'Abraham pour mesurer combien cela pouvait être tragique. Dans la culture de l'époque, rien n'était plus important que d'avoir une postérité nombreuse. Quand, pour la première fois, Abraham osera répondre à Dieu, ce sera pour lui exprimer cette préoccupation :

Après ces événements, la parole de Yahvé fut adressée à Abram, dans une vision : « Ne crains pas, Abram ! Je suis ton bouclier, ta récompense sera très grande. » Abram répondit : « Mon Seigneur Yahvé, que me donnerais-tu ? Je m'en vais sans enfant... » Abram dit : « Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et qu'un des gens de ma maison héritera de moi. » (Gn 15,1-3)

Alors le Seigneur précisera sa promesse :

« Celui-là ne sera pas ton héritier, mais bien quelqu'un issu de ton sang. » Il le conduisit dehors et dit : « Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer. » Et il lui dit : « Telle sera ta postérité. » (Gn 15,4-5)

Cette promesse rejoint Abraham dans son désir le plus profond, et ce désir est d'autant plus vif qu'il demeure insatisfait depuis longtemps. De plus, Abraham et Sara sont rendus à un âge où la satisfaction de ce désir devient humai-

nement impossible. Abraham avait sûrement une conscience aiguë de son impuissance à atteindre la plénitude de vie à laquelle il aspirait et qui impliquait d'avoir une descendance. Ce n'est probablement pas un hasard si Abraham a fait cette expérience de foi à un âge avancé. La seule chance pour Abraham de réaliser son rêve le plus grand est donc de s'en remettre à Dieu et de croire à cette promesse inouïe. L'auteur du récit exprime la foi d'Abraham dans cette phrase aussi simple que surprenante :

Abram crut en Yahvé, qui le lui compta comme justice. (Gn 15,6)

Et là, le Seigneur va faire alliance avec Abraham, en fait une alliance unilatérale où seul le Seigneur prend un engagement, celui de donner le pays à Abraham et à sa postérité sans rien exiger en échange de la part d'Abraham. On retrouve ici la même gratuité que dans les promesses :

« À ta postérité je donne ce pays, du Fleuve d'Égypte jusqu'au Grand Fleuve, le fleuve d'Euphrate... » (Gn 15,18)

Abraham ne verra pas la réalisation de cette promesse, puisque c'est sa postérité qui héritera du pays. Il marchera donc toute sa vie dans la foi.

Remarquons également que la promesse de faire de lui un peuple nombreux tardera à se réaliser et qu'Abraham devra modifier ses attentes quant à cette réalisation. Au moment de quitter Harân, il a soixante-quinze ans lorsque le Seigneur lui promet de faire de lui un grand peuple (Gn 12,2). Plus tard, Abraham fait remarquer à Dieu qu'Il ne lui a pas donné de descendance et que « c'est un des gens de ma maison qui héritera de moi. » (Gn 15,3). En effet, la législation du temps prévoyait qu'en cas d'absence d'enfant un serviteur pouvait hériter. Dieu précisera de nouveau sa pro-

messe : c'est bien « quelqu'un issu de son sang » qui héritera de lui (Gn 15,4). Or, d'après le droit mésopotamien, une femme stérile pouvait procurer une descendance à son mari par l'entremise d'une de ses esclaves, l'enfant né de cette union étant reconnu comme l'enfant de la maîtresse, c'est-à-dire de l'épouse. C'est donc ce que décide de faire Sara, et ainsi Abraham, à quatre-vingt-six ans, obtient un héritier né de son sang, Ismaël. Cette fois, il semble sûr que c'est la réalisation de la promesse. Quand le Seigneur vient lui annoncer que Sara aura un fils, il répond :

« Oh ! qu'Ismaël vive devant ta face ! » Mais Dieu reprit :

« Non, mais ta femme Sara te donnera un fils, tu l'appelleras Isaac, j'établirai mon alliance avec lui, comme une alliance perpétuelle, pour être son Dieu et celui de sa race après lui. » (Gn 17,18-19)

Abraham aura cent ans à la naissance d'Isaac. Il y a donc eu vingt-cinq ans entre la promesse et sa réalisation. Pendant toutes ces années, Abraham a fait l'expérience que son Dieu réalise ses promesses de façon encore plus surprenante que celle qu'il osait lui-même imaginer. Il découvre progressivement qui est Dieu. Et d'une fois à l'autre, il n'en revient pas. Il entendra Dieu lui-même lui dire :

« Y a-t-il rien de trop merveilleux pour Yahvé ? » (Gn 18,14).

Mais voici qu'arrive l'épisode du sacrifice d'Isaac. La promesse d'une postérité nombreuse à travers un fils né d'Abraham et de Sara est alors radicalement remise en question. Abraham n'en obéira pas moins à ce qu'il croit être un ordre de Dieu, et c'est le récit pathétique des préparatifs du sacrifice jusqu'au moment où il lèvera la main pour sacrifier son fils. C'est le point culminant de la foi d'Abraham où, par obéissance à Dieu, il s'apprête à faire le geste qui réduira à néant la réalisation de la promesse. Il fait confiance à Dieu,

même pour quelque chose qui, humainement parlant, est totalement incompréhensible, voire absurde. Comment Dieu peut-il aujourd'hui lui demander le sacrifice de l'enfant qu'il lui a donné pour réaliser précisément sa promesse de lui accorder une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel ou le sable de la mer ?

La foi ne consiste pas à donner son adhésion à ce qui est le plus vraisemblable. Elle consiste plutôt à s'en remettre à Dieu en se fiant à ses promesses et à sa parole pour un enjeu d'importance vitale alors même que sur un plan humain cela semble invraisemblable. Le croyant ne se fie pas aux apparences. Il sait que tout ce qui brille n'est pas or et qu'en matière de bonheur on est souvent déçu en se dirigeant vers ce qui en offre toutes les apparences. Lorsqu'il fut question pour Abraham de se séparer de Lot, son parent, parce qu'« ils avaient de trop grands biens pour pouvoir habiter ensemble, » (Gn 13,6) il lui a laissé choisir en premier la partie du pays qu'il préférerait : Lot a choisi la partie qui lui semblait la plus prospère et la plus favorable. L'avenir a montré qu'il avait eu tort, et finalement, c'est Abraham qui a été le vrai gagnant. Pour l'auteur du récit, il est évident qu'en agissant de la sorte Abraham faisait confiance une fois de plus à Dieu dans une décision de première importance.

Saint Paul

Avant sa conversion, saint Paul avait de la religion la même conception que les juifs de son époque, et tout particulièrement les pharisiens, ces juifs pieux pour qui la religion était la première valeur de leur vie. Pour eux, la Loi de Moïse exprimait la volonté de Dieu, et le peuple juif n'avait

qu'à se féliciter de posséder cette Loi, car il était le seul peuple à qui cette volonté de Dieu avait été révélée. Pour être sauvé, il fallait donc consacrer toutes ses énergies à toujours mieux connaître la Loi et surtout à l'observer jusque dans ses moindres détails. C'est ainsi qu'on se rendait agréable à Dieu.

L'enseignement de Jésus heurtait de plein fouet cette conception, et c'est la raison pour laquelle Paul mettra tout son zèle à combattre ceux qui se sont laissé entraîner dans cette secte.

Puis ce fut la conversion de Paul sur le chemin de Damas. Un « coup de tonnerre » dans sa vie. Paul découvre alors une tout autre voie de salut apportée par Jésus. Son discours change radicalement. Dans les épîtres aux Romains et aux Galates, il a exprimé avec le plus de profondeur ce qui lui a été révélé :

Nous sommes, nous, des juifs de naissance et non de ces pécheurs de païens ; et cependant, sachant que l'homme n'est pas justifié par la pratique de la Loi, mais seulement par la foi en Jésus-Christ, nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus, afin d'obtenir la justification par la foi au Christ et non par la pratique de la Loi, puisque par la pratique de la Loi personne ne sera justifié (Ga 2,15-16).

Où donc est le droit de se glorifier ? Il est exclu. Par quel genre de loi ? Celle des œuvres ? Non, par une loi de foi. Car nous estimons que l'homme est justifié par la foi sans la pratique de la Loi. Ou alors, Dieu est-il le Dieu des juifs seulement, et non point des païens ? Certes, également des païens ; puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui justifiera les circoncis en vertu de la foi comme les incirconcis par le moyen de cette foi. Alors, par la foi nous privons la Loi de sa valeur ? Certes non ! Nous la lui conférons. (Rm 3,27-31)

Paul va trouver dans l'histoire d'Abraham cette petite phrase :

Abram crut en Yahvé, qui le lui compta comme justice. (Gn 15,6)

Il relira ces chapitres de la Genèse si importants pour tout juif et les verra sous un jour nouveau. Et Paul de reprendre l'histoire d'Abraham telle qu'elle est racontée dans la Genèse, en la commentant pour montrer que ce qu'il vient de découvrir s'y trouvait déjà et que Jésus est le vrai descendant d'Abraham parce qu'il a porté à sa perfection la foi dont Abraham a été le premier représentant.

Pour comprendre la pensée de Paul, il convient de préciser ici le sens de quelques termes.

Tout d'abord le mot *juste*. Ici, comme en plusieurs autres passages de la Bible et tout particulièrement des évangiles, juste signifie *ajusté à* comme lorsque nous disons qu'une pièce de mécanique fait *juste* ou encore qu'un vêtement ou une paire de gants font *juste*. Cela signifie tout simplement que cette pièce ou ces vêtements ne sont ni trop grands ni trop petits : ils correspondent parfaitement à cette autre pièce ou à la main ou au corps auxquels ils viennent *s'ajuster*.

Le mot justification est composé du mot *juste* et du verbe latin *feri* qui signifie devenir. Il s'agit donc ici de ce qui nous fait devenir juste ou ajusté à.

Nous pouvons donc reprendre la pensée de Paul et l'exprimer de la façon suivante : c'est par la foi que l'homme devient ajusté à Dieu et non par la pratique ou l'observance de la Loi (Rm 4,3; Ga 3,6).

En tant qu'homme, je suis obligé de vendre ma force de travail parce que, étant imparfait, j'ai des besoins à satisfaire et l'argent m'est nécessaire pour me procurer ce qui me manque. Mais il n'en va pas ainsi pour Dieu. Au contraire, étant donné ce qu'Il est, l'action de donner gratuitement est celle qui est la plus ajustée à son être. Et en utilisant le même langage, nous pourrions dire qu'il ne lui convient pas de

vendre ni de faire payer ce qu'Il a à offrir. Du côté de Dieu, tout est don, tout est gratuité. En ce sens, en langage biblique, nous pouvons dire: « Quand tu pardonnes, Seigneur, tu es juste. » Ce qui signifie: « Quand tu continues à nous aimer, malgré toutes les conneries que nous te faisons et en passant par-dessus ces conneries (ce qui est *pardonner*), tu agis conformément à ce que tu es¹. »

Nous pouvons maintenant nous demander quelle est chez l'homme l'attitude la mieux ajustée à ce Dieu qui n'est que générosité, don, gratuité. N'est-ce pas l'attitude d'accueil? Ce qui convient à l'homme devant un tel Dieu, c'est de se disposer ou d'être disposé à recevoir, tout en étant conscient qu'il est indigne de tels dons. Si j'ai une guitare à donner et que j'ai devant moi dix personnes, comment vais-je choisir celle à qui je ferai ce don? Je vais la donner à celle qui se montre intéressée à la musique et autant que possible à celle qui la désire le plus. Pourquoi en effet donner cette guitare à quelqu'un qui n'y tient pas? Ainsi, les personnes les mieux ajustées à Dieu sont celles qui ont soif, les hommes et les femmes de désir, qui, en même temps, sont conscients qu'ils ne méritent aucunement les dons que Dieu veut leur faire, tellement ces dons sont grandioses et hors d'atteinte de leurs efforts personnels.

Le problème avec les personnes qui mettent leur religion dans l'observance de la Loi, c'est qu'ainsi elles développent la prétention d'acheter leur salut. D'après elles, Dieu ne peut pas faire autrement que leur donner le ciel parce que... Elles

1. Si ce qui vient d'être dit est vrai, cela exclut totalement une conception de l'enfer qui serait un moyen dont Dieu disposerait pour se venger de ceux qui ont dérogé à ses commandements pendant qu'ils étaient sur la terre, en les faisant brûler pendant toute l'éternité, même pour un seul péché, dit mortel. Conception malheureusement encore trop répandue. Comment ne sursautons-nous pas devant l'inconvenance énorme que représente une telle projection de sadisme en Dieu?

comptabilisent leurs observances et toutes leurs bonnes œuvres et se préparent à se présenter devant Dieu pour acheter le ciel. Mais voilà, Dieu n'a rien à vendre. Elles ne sont donc pas ajustées, elles ne sont pas justes. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre cette parole de Jésus :

« Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mt 9,13).

Il faut comprendre : « Je ne suis pas venu appeler ceux qui s'estiment justes, mais ceux qui se savent pécheurs. »

Une fois que nous avons saisi cela, nous avons une importante clé d'interprétation pour comprendre plusieurs passages des évangiles et de la Bible tout entière. Il est écrit en effet :

« Heureux les affamés et assoiffés de la justice, car ils seront rassasiés. »
(Mt 5,6)

Et non : « Heureux ceux qui ont réussi à instaurer la justice. » Remarquez que celui qui lutte pour instaurer la justice le fait très probablement parce qu'il a soif de justice, et cette lutte est l'indicateur de l'intensité et de l'authenticité de sa soif. Mais ce qu'il faut voir, c'est que le simple fait d'avoir soif de justice est déjà suffisant pour être ajusté à Dieu. Toutes les béatitudes, d'ailleurs, baignent dans ce climat de gratuité de Dieu. Il n'y a pas là promesses de récompense pour les réalisateurs de grands exploits. Sont déclarés heureux ceux qui ont une âme de *pauvre*, qui sont *doux*, *affligés*, *affamés*, *assoiffés*, *miséricordieux*, *artisans de paix* ou *persécutés pour la justice*. Il s'agit là plutôt d'états. On n'est pas ici dans l'ordre du faire, mais de l'être. Il est important de prendre conscience jusqu'à quel point on est éloigné ici de notre façon habituelle de penser. Étonnante aussi cette phrase énigmatique que Jésus adressait aux théologiens et aux pratiquants de son temps qu'étaient les pharisiens :

« Les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu. » (Mt 21,31).

Quand on a fréquenté des prostituées, il n'est pas difficile de comprendre qu'il n'y a pas beaucoup de personnes qui ont davantage soif d'amour véritable et qui, en même temps, s'en sentent aussi indignes. Rien ne fera plus plaisir à Dieu que de répondre à cette soif, lui qui n'est qu'Amour. La parole de Jésus se situe au-delà de la morale, comme c'est souvent le cas dans les évangiles. Réduire la religion à une morale empêche de comprendre le sens profond de beaucoup de paroles de Jésus et de découvrir le vrai visage de Dieu. Pour Jésus, Dieu n'est pas d'abord Celui qui récompense les bons et punit les méchants. Il est plutôt « Celui qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt 5,45), car Dieu est d'abord et avant tout un père qui voit dans chaque être humain l'un de ses enfants, comme nous le verrons au chapitre 4. La relation de foi se situe au-delà d'une relation régie par la morale. La conclusion de la parabole du pharisien et du publicain qui priaient au Temple (Lc 18,9-14) ne s'éclaire-t-elle pas aussi d'une lumière nouvelle dans cette même perspective? Jésus déclare :

« Je vous le dis : ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. » (Lc 18,14)

Et combien d'autres passages... Le livre de l'Apocalypse se termine par cette parole :

L'Esprit et l'Épouse disent : « Viens! » Que celui qui entend dise : « Viens! » Et que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie, gratuitement. (Ap 22,17).

L'importance d'être ajusté à Dieu

D'où vient l'importance d'être ajusté à Dieu ? Pour répondre à cette question, il nous faut comprendre en quoi consiste le salut.

Le mot *salut* est abstrait et difficilement signifiant, parce qu'il n'est que la transcription du mot latin *salus*. Si nous traduisons plutôt ce mot latin, nous obtenons le mot français *santé*, beaucoup plus signifiant. Le mot *salutaire* vient également de la même racine latine : est salutaire ce qui est bon pour la santé. Le salut représente la plénitude de la santé ou la plénitude de la vie, entendue au sens le plus intégral du terme, c'est-à-dire tant physique que psychologique et spirituel. Le salut, c'est un aboutissement, c'est la pleine réalisation de toutes les potentialités de mon être dans son unicité. Ce sera donc différent pour chacun de nous, parce que nous sommes tous différents les uns des autres.

Nous rêvons tous de bonheur. Et, bien que notre quête ait un caractère personnel, elle exclut toujours tout ce que nous concevons comme des maux : la maladie, la souffrance, l'injustice, la pauvreté, etc., et même la mort. Notre désir de vivre est illimité : en témoignent les dépenses considérables dans le domaine de la santé pour ajouter à peine quelques années à notre vie. Le bonheur auquel nous aspirons se trouve au-delà de nos capacités. Il est hors de notre portée.

C'était le cas pour Abraham. Le bonheur d'avoir une descendance lui était devenu inaccessible. Mais ce n'était pas impossible pour Dieu. Et la seule chance qui lui restait était de s'en remettre à ce Dieu qui lui promettait de réaliser son rêve.

Saint Paul, au moment de sa conversion, a fait une expérience semblable. Jusqu'à cette chute sur le chemin de

Damas, il avait consacré toutes ses énergies à observer méticuleusement, comme peu de pharisiens avaient réussi à le faire – ce qui n'est pas peu dire –, toutes les lois et obligations qui découlait de la Loi de Moïse. Mais où cela l'avait-il mené? Il avait assisté, impassible, à la lapidation d'Étienne et, dans son zèle pour Dieu, il combattait avec fureur tous ceux qui avaient cru en Jésus; c'étaient pour la plupart des personnes qu'il méprisait profondément parce qu'elles ne connaissaient pas la Loi. Il les faisait jeter en prison. Irait-il jusqu'à tuer pour se faire valoir devant Dieu et atteindre au salut? Quelle contradiction! Quelle impasse!

Sa rencontre avec Jésus le jette en bas de son cheval. Quelle belle image de l'expérience spirituelle qui fut la sienne! Il prend conscience que, lorsque l'homme s'efforce de se rendre juste aux yeux de Dieu par l'observance de la Loi et par ses propres œuvres, il essaie de se sauver lui-même et ne fait habituellement que du gâchis. Il cherche la vie et ne sème que la mort autour de lui. En réalité, seul Dieu est capable de le sauver vraiment et Il le fait gratuitement par Jésus.

Quand Paul a vu clair en lui-même, il s'est rendu compte que toutes ses observances avaient cet effet pervers de le gonfler d'orgueil, de lui faire regarder de haut ceux et celles qui ne respectaient pas toutes ces lois et qui pourtant étaient ses frères et sœurs aux yeux de Dieu. Sa relation avec Dieu et avec les autres fut complètement transformée. Et c'est dans l'humilité qu'il reconnaît devoir tout à Dieu. Sa vie dorénavant ne peut être que gratitude et action de grâce pour ce que Jésus a fait pour lui. Auparavant, il essayait de se sauver lui-même. Désormais, il se sait sauvé par Dieu grâce à la foi qu'il a mise en Jésus. Il écrit dans son épître aux Romains :

De fait, ce n'est point par l'intermédiaire d'une loi qu'agit la promesse faite à Abraham ou à sa descendance de recevoir le monde en héritage, mais par le moyen de la justice de la foi. Car si l'héritage appartient à ceux qui relèvent de la Loi, la foi est sans objet, et la promesse sans valeur; la Loi en effet produit la colère, tandis qu'en l'absence de loi il n'y a pas non plus de transgression. Aussi dépend-il de la foi, afin d'être don gracieux, et qu'ainsi la promesse soit assurée à toute la descendance, qui se réclame non de la Loi seulement, mais encore de la foi d'Abraham, notre père à tous, comme il est écrit: « Je t'ai établi père d'une multitude de peuples » – notre père devant Celui auquel il a cru, le Dieu qui donne la vie aux morts et appelle le néant à l'existence. Espérant contre toute espérance, il crut et devint ainsi père d'une multitude de peuples, selon qu'il fut dit: « Telle sera ta descendance. » C'est d'une foi sans défaillance qu'il considéra son corps déjà mort – il avait quelque cent ans – et le sein de Sara, mort également; appuyé sur la promesse de Dieu, sans hésitation ni incrédulité, mais avec une foi puissante, il rendit gloire à Dieu, certain que tout ce que Dieu a promis, il est assez puissant ensuite pour l'accomplir. Voilà pourquoi ce lui fut compté comme justice. Or, quand l'Écriture dit que sa foi lui fut comptée, ce n'est point pour lui seul; elle nous visait également, nous à qui la foi doit être comptée, nous qui croyons en celui qui ressuscita d'entre les morts Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification (Rm 4,13-25).

La foi change tout, car elle introduit un autre acteur dans la conduite de la vie. L'homme n'est plus seul, crispé, face à son destin. Dieu est à ses côtés. Désormais, il n'y a plus disproportion entre les forces en présence et la fin à atteindre. La puissance de Dieu qui agit en faveur de l'homme rend tout possible.

Avant d'accéder à la foi, l'homme s'épuise dans l'exécution d'une tâche impossible. Lorsqu'il reconnaît et accueille, dans la foi, la présence bienveillante de Dieu à ses côtés, il se trouve comme au point de départ du chemin qui conduit à la pleine réalisation de lui-même. Saint Paul constate

qu'Abraham a eu raison d'attendre de Dieu ce qu'il ne pouvait réaliser par ses propres forces, car il a été exaucé.

Pour Paul, le croyant est, comme Abraham, un nomade sur le plan spirituel. C'est quelqu'un qui marche avec Dieu. Lorsque Dieu est apparu à Abraham, Il lui a dit :

« Je suis El Shaddaï¹, marche en ma présence et sois parfait. »
(Gn 17,1)

C'est d'ailleurs la seule chose que Dieu demande à Abraham. Pour ce faire, l'homme doit être ajusté à Dieu et il l'est par la foi, comme nous l'avons vu. Pour Paul, la justification par la foi est comme la condition nécessaire pour marcher avec Dieu sur le chemin de notre vie et atteindre la plénitude d'épanouissement à laquelle nous aspirons. Pour faire route avec quelqu'un, il faut avoir des affinités avec lui, il faut se compléter, pouvoir s'ajuster l'un à l'autre. Et pendant ce cheminement, Dieu respectera au plus haut point la liberté et la responsabilité du croyant.

Comme tout homme, le croyant cherche à s'épanouir, mais il comprend que la meilleure façon de le faire est de s'abandonner à Dieu pour tout ce qui le dépasse afin de mieux concentrer ses énergies sur les tâches que Dieu lui a réservées en propre.

1. La Bible de Jérusalem précise en note que El Shaddaï est un ancien nom divin de l'époque patriarcale.

La résurrection, objet de la foi chrétienne

Au chapitre précédent, nous avons vu que, par une promesse, Dieu s'est engagé vis-à-vis d'Abraham sans exiger aucune contrepartie, et la réponse d'Abraham fut d'accueillir cette promesse comme il convenait, c'est-à-dire en faisant totalement confiance à ce Dieu dont il était certain de la fidélité à ses promesses et de la puissance pour les réaliser. À la fin du chapitre 4 de son épître aux Romains, Paul actualise la foi d'Abraham en ces termes :

Or, quand l'Écriture dit que sa foi lui fut comptée, ce n'est point pour lui seul ; elle nous visait également, nous à qui la foi doit être comptée, nous qui croyons en celui qui ressuscita d'entre les morts Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification. (Rm 4,23-25)

La promesse d'une descendance et d'un pays a été remplacée par la promesse de la résurrection. Revenir à l'essentiel du christianisme, c'est placer au centre la résurrection : celle de Jésus, mais aussi la nôtre. Saint Paul est très clair à ce sujet dans sa première lettre aux Corinthiens :

S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi. Alors aussi ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. (1 Co 15,13-14.18)

Tout se tient. La clé de voûte, c'est la résurrection du Christ. Si on l'enlève, tout s'écroule. La résurrection du Christ, objet de la foi chrétienne, devient promesse de résurrection pour le croyant. La résurrection, en effet, beaucoup plus que

le don d'un pays ou d'une descendance, est en mesure de répondre aux attentes de l'homme et à son désir de bonheur.

La réponse du croyant se fonde sur la fidélité d'un Dieu dont la toute-puissance est au service de l'amour. Et la nécessité de la foi vient du caractère paradoxal de la promesse qui se réalise à travers une mort ignominieuse : la crucifixion. Ce qui arrive semble aux antipodes de ce qui est promis. Et il en est encore ainsi aujourd'hui. Autrement, il n'y aurait pas cet abandon de l'homme entre les mains de son Dieu, cette relation d'amour extrême entre l'homme et Dieu : l'homme qui s'en remet entièrement à Dieu pour son avenir absolu. Le croyant tient ferme, malgré les apparences, « comme s'il voyait l'invisible. » (Hé 11,27)

C'est donc encore par une promesse que Dieu s'engage par rapport à nous en passant par Jésus, et la réponse qui convient demeure celle de l'accueil dans la foi de ce don gratuit qu'est la résurrection. Avant de voir en quoi consiste cette promesse de résurrection, commençons par essayer de mieux cerner à qui cette promesse s'adresse.

Notre condition humaine

Quand nous nous arrêtons à considérer ce que nous sommes, nous restons bouche bée devant l'étrangeté de l'être humain, étonnés et perplexes devant ce mélange de contraires ; tantôt ébahis devant la grandeur et la dignité de l'homme, tantôt pris de vertige devant son insignifiance, nous n'arrivons pas très bien à dire qui nous sommes. Ne sommes-nous qu'un animal un peu plus perfectionné que les autres animaux, mais capable de comportements pires ? Ou avons-nous été faits « à peine moindre qu'un dieu » ? (Ps 8,6)

Mathématiquement parlant, je ne suis qu'un parmi des milliards d'êtres humains vivant sur notre planète, et je sais bien que si je disparaissais, cela n'affecterait en rien, ou si peu, le fonctionnement de la société globale. Mais subjectivement, je suis le plus important des êtres humains, et le moindre malheur qui m'atteint m'apparaît plus grave que la mort de centaines, voire de milliers d'autres humains dont je ne connais même pas le nom. Notre ego tolère fort mal notre manque d'importance et nous faisons des efforts considérables pour nous en donner. L'inutilité de notre être nous est insupportable. Félix Leclerc a écrit que le meilleur moyen de tuer un homme, c'est de le payer à ne rien faire. Et pendant un certain laps de temps, nos fonctions nous donnent l'illusion d'une certaine importance, jusqu'à ce qu'un congédiement ou la maladie nous ramène à notre nudité et à notre manque de statut social. Dur constat alors : notre importance n'était que passagère et accidentelle ; nous avons fait l'erreur de nous identifier à notre fonction. Beaucoup de retraités supportent mal la mise à l'écart que la société leur fait subir. Retour à une vie plus banale qu'ils s'efforceront peut-être de tromper encore en s'attribuant ou en se faisant attribuer un rôle de quelque importance, jusqu'à ce que la maladie et la perspective de la mort viennent accentuer la conscience de leur non-nécessité. Oui, demain nous ne serons plus, et cela ne dérangera pas beaucoup de monde, quand bien même nous serions président des États-Unis d'Amérique. Peut-être même cela en arrangerait-il plusieurs qui attendent pour prendre la place !

Nous sommes des êtres de besoins et nous ne parvenons à satisfaire ces besoins que de façon provisoire sans jamais être sûrs d'un non-retour à notre situation de manque, de pauvreté fondamentale. J'ai des besoins incommensurables

de sécurité et d'amour. Je suis prêt à tout pour les satisfaire. J'ai facilement tendance à penser que la richesse, le pouvoir, un certain statut social me faciliteront la tâche pour y parvenir. Mais ceux qui deviennent riches ou puissants ne sont pas certains que leurs nombreux amis les aiment vraiment pour eux-mêmes et non pas pour ce qu'ils peuvent leur apporter. Nous savons trop, hélas, que notre amour des autres a des racines égoïstes. Nous pouvons l'observer régulièrement autour de nous : il suffit que la situation change brusquement en défaveur de quelqu'un pour voir s'éclaircir les rangs de ceux qui se disaient ses amis. Qui peut prétendre avoir réussi à se prémunir contre les risques de voir poindre un jour à l'horizon la solitude, la pauvreté, la maladie, tous ces maux que nous percevons comme des menaces à notre bonheur et à notre vie même, préludes de la mort ? Ni l'argent, ni le pouvoir, ni même l'amour de nos proches ne sont des remparts sûrs. Face à la mort, nous serons seuls.

Ce qui exacerbe encore plus la peur de la mort, c'est le risque de ne pas réussir sa vie, et cela, malgré tous les efforts et toute la bonne volonté que j'y aurai mis. Un regard franc et honnête sur moi-même me découvre facilement mes imperfections. D'un autre côté, mon intelligence me permet de concevoir la perfection et de la désirer, mais l'expérience révèle aussi combien il m'est difficile de l'atteindre. Échec dans le fait de ne pas avoir réussi à devenir l'homme que j'aurais voulu être ; échec dans mon choix de vie où je n'ai pas réussi à incarner l'idéal que je m'étais proposé quand j'étais jeune : plus je vieillis et plus je constate que mes réalisations ne sont que de pâles figures de mes rêves de jeunesse. Échec, peut-être, ou demi-échec, dans ma vie de couple ou dans l'éducation des enfants, malgré la bonne volonté, les sacrifices et les efforts. Échec professionnel ou

réussite mitigée. Que restera-t-il de ce que j'aurai édifié avec tant de peine pendant plusieurs décennies ? Mes successeurs ne peuvent-ils pas tout saccager en quelques années ? Les temps ayant changé, ne mettra-t-on pas tout simplement de côté ce que j'aurai mis toute ma vie à construire ? Tout cela en valait-il vraiment la peine ? Est-ce que je ne risque pas de me retrouver dans une situation où le bilan de ma vie paraîtra bien mince ?

Et que dire du terrible quotidien, de tout ce temps passé aux tâches les plus banales simplement pour me permettre de survivre : cuisiner, faire le ménage, laver la vaisselle et le linge, réparer la maison et son ameublement, faire les courses, etc. ? Toutes ces tâches récurrentes que la société ne valorise plus et qui laissent l'impression d'un grand vide.

Telle est notre condition humaine. Nous sommes habités au plus profond de nous-mêmes par toutes ces craintes que nous cherchons plus ou moins à masquer parce qu'elles nous rendent inconfortables et portent ombrage à notre besoin de bonheur. C'est notre finitude, notre être mortel, ce par quoi nous sommes rattachés à la matière et qui nous rend vulnérables.

Mais nous sommes aussi esprit, intelligence, liberté, et par là notre désir de bonheur est illimité, notre besoin de chercher un sens à notre vie est incoercible, notre soif d'amour ne saurait se contenter d'un amour imparfait et partiel. Nous n'arrivons pas à nous résigner à ne devoir vivre qu'un temps, à ne nous réaliser qu'à demi et à voir la mort mettre un point final à notre vie.

C'est à partir de cette situation concrète que doit se poser la question du salut. Devons-nous accepter cet état de fait et simplement chercher à profiter le plus possible de cette vie qui nous est donnée, si courte, ou existe-t-il une issue, une

voie par laquelle nous pouvons espérer atteindre la plénitude à laquelle nous aspirons du plus profond de nous-mêmes? Plusieurs réponses sont possibles. Certains disent qu'il n'y a pas d'issue et, de là, passent facilement à la conclusion que la vie humaine est absurde puisque nous sommes habités de désirs impossibles à satisfaire. Certains philosophes grecs ont soutenu que seule notre âme pouvait être sauvée du fait qu'elle est immortelle et qu'à la mort elle s'en allait vivre auprès des dieux si l'homme avait mené une vie digne de cette destinée et s'y était préparé convenablement, entre autres par la philosophie. De nos jours, certains adeptes de la croyance en la réincarnation répondent qu'il nous sera donné autant de vies qu'il sera nécessaire pour parvenir à l'accomplissement de notre être. Pour sa part, le christianisme répond que la voie de salut, c'est la promesse de la résurrection transmise par Dieu grâce à Jésus-Christ et à laquelle nous avons accès par le moyen de la foi en Jésus, mort et ressuscité, Christ et Fils de Dieu, donc Seigneur, ayant seul la puissance de vaincre la mort.

Nous allons maintenant expliquer en quoi consiste cette résurrection et préciser en quoi elle se différencie des autres voies de salut qui sont les plus connues actuellement chez nous.

La résurrection

Notre corps est sujet à la souffrance et à la mort. Il est destiné à disparaître, à se décomposer et à retourner à la poussière. Lorsque la mort survient, l'organisation de la matière qui formait mon corps se désintègre, laissant pour seules traces celles des éléments chimiques dont il était constitué.

Avoir foi en la résurrection, c'est croire qu'après notre mort Dieu nous redonnera un nouveau corps, semblable à celui qui est le nôtre présentement, avec cette seule différence qu'il sera porté à son état de perfection, impliquant notamment qu'il sera devenu incorruptible, n'étant plus sujet ni à la souffrance ni à la mort. Jésus a été clair à ce sujet pendant sa vie publique :

Et Jésus leur dit : « Les fils de ce monde-ci prennent femme ou mari ; mais ceux qui auront été jugés dignes d'avoir part à ce monde-là et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari ; aussi bien ne peuvent-ils plus mourir, car ils sont pareils aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection. Et que les morts ressuscitent, Moïse aussi l'a donné à entendre dans le passage du Buisson quand il appelle le Seigneur *le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob*. Or, il n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants ; tous en effet vivent pour lui. » (Lc 20,34-38)

De même, dans l'évangile de Jean nous pouvons lire :

Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » – « Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ? » Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde. » (Jn 11,21-27)

Voilà le fait de la résurrection affirmé sans ambiguïté par Jésus.

Cependant, si nous voulons comprendre ce que Jésus mettait sous ce mot, nous devons nous référer à la conception hébraïque de Dieu, de l'homme et de la vie. Le contexte dans lequel l'idée de la résurrection est apparue dans l'histoire de la Révélation peut aussi nous éclairer.

Pour tout juif, Dieu est d'abord celui qui les a affranchis de l'esclavage de Pharaon en les faisant sortir d'Égypte. Il leur a promis un pays merveilleux où ils pourraient vivre libres et prospères, parfaitement heureux, et les a conduits dans ce pays, appelé la Palestine ou pays de Canaan. Cette promesse de bonheur s'adressait à tout le peuple avec lequel Dieu avait conclu une alliance. En vertu de cette alliance, le peuple s'engageait à n'adorer que le Seigneur et à respecter un certain nombre de lois régissant la vie de la communauté et qui visaient à ce que chaque membre du peuple ait une part équitable des dons de Dieu. Pour sa part, Dieu s'engageait à agir en faveur de son peuple pour le protéger et lui assurer la prospérité et le bonheur. Si Israël était fidèle à l'Alliance, il pouvait s'attendre à bénéficier des bénédictions de Dieu. Sinon, ce dernier n'était plus tenu à son engagement, il pouvait laisser tomber son peuple ; alors, toute une série de malédictions pouvaient s'abattre sur le pays (Dt 28). C'est le peuple considéré dans sa totalité qui était engagé dans ce contrat.

Puis, peu à peu, on en est venu à appliquer cette logique aux individus : celui qui pèche sera puni, tandis que le juste continuera de jouir de la faveur divine. Au moment de l'exil à Babylone, la plus grande catastrophe nationale de l'histoire d'Israël, Ézéchiel affirmera avec le plus de clarté ce principe de la rétribution individuelle. (Éz 18)

Par ailleurs, toute cette logique de l'Alliance doit s'appliquer durant la vie terrestre, parce qu'Israël partage encore à ce moment-là la conception de la mort et de l'au-delà que nous retrouvons assez répandue dans l'Antiquité : au moment de la mort, tous, les bons comme les méchants, descendent dans l'Hadès ou dans le Schéol, pays d'où l'on ne revient pas, lieu souterrain où il n'y a pas de lumière, pays de la poussière

où les humains vivent plutôt qu'ils vivent vraiment, où l'on ne peut plus offrir de louange à Dieu.

Aussi longtemps que la logique de l'Alliance s'appliquait au peuple dans son entier, il était relativement facile, lorsque survenait un malheur, de trouver un certain nombre d'individus, voire même à la limite un seul, qui par leurs infidélités expliquaient ce malheur. Transposée dans la vie de chaque personne, cette logique a été démentie par les faits. Il était facile de constater que des personnes n'accordant que peu d'importance au respect des exigences divines prospéraient et avaient longue vie, alors que des justes se retrouvaient malades et pauvres, puis mouraient prématurément. Tout le livre de Job a été écrit pour remettre en question la façon de voir traditionnelle. On n'y trouve pas de solution, et le livre se termine simplement sur cette conclusion que l'agir de Dieu est incompréhensible pour l'homme. Cependant, Dieu donne raison à Job et rejette les discours de ses trois amis qui s'efforcent tout au long du livre de défendre l'enseignement religieux traditionnel, allant même jusqu'à supposer que Job a dû pécher sans s'en apercevoir pour expliquer ses malheurs.

Il faudra attendre l'époque des Maccabées et la persécution d'Antiochus IV Épiphane (167-164 avant J.-C.) pour voir apparaître l'idée de la résurrection comme seule issue possible au problème de la rétribution. À cette époque, la foi yahviste¹ est vraiment menacée de disparaître devant l'hellénisation à outrance préconisée par Antiochus. Ceux qui n'acceptent pas de renier leur foi et d'offrir un culte aux idoles sont torturés et tués en très grand nombre. La logique de

1. Le yahviste est l'auteur anonyme qui aurait consigné, probablement à l'époque de Salomon, l'une des quatre traditions orales d'Israël, regroupées ultérieurement pour former les cinq premiers livres de la Bible ou Pentateuque. Dans cette tradition, l'auteur donne à Dieu le nom de « Yahvé ».

l'Alliance dans une perspective purement terrestre est alors battue en brèche: les pires malheurs arrivent à ceux qui démontrent une fidélité héroïque tandis que les impies prospèrent. Comment Dieu peut-il tolérer cela? N'est-ce pas une preuve flagrante que ce Dieu n'existe pas? Certes, beaucoup ont dû l'interpréter de cette façon. Mais pour une poignée de croyants, il en alla tout autrement.

Les adhérents à la foi yahviste, qui avaient connu Dieu d'abord comme celui qui était intervenu pour sauver Israël de l'esclavage d'Égypte, en étaient venus par la suite à comprendre que leur Dieu, puisqu'il était unique, était celui qui avait créé tout l'univers et tous les autres peuples. Cette idée avait prévalu surtout au moment de l'exil à Babylone et avait aidé les croyants à continuer d'espérer alors que, sur un plan humain, tout espoir apparaissait illusoire. Dans cette perspective, le Second Isaïe¹ pourra même présenter Cyrus, un païen, comme le sauveur d'Israël. Oui, Dieu a choisi Cyrus pour réaliser un second exode, encore plus merveilleux même que celui qui avait permis la sortie d'Égypte.

Or, la foi yahviste considérait non seulement que Dieu avait créé l'univers et l'humanité au tout début, mais qu'il continuait à créer constamment. C'est lui qui créait chaque être humain dans le ventre de sa mère. Sa puissance s'étendait à tout l'univers, y compris au Schéol. Acculés au pied du mur par la persécution d'Antiochus, les croyants vont se tourner vers ce Dieu dont la toute-puissance s'exprime le mieux dans son action créatrice pour affirmer avec force que leur Dieu possède la puissance voulue pour être fidèle à ses promesses de bonheur. L'auteur du 2^e livre des Maccabées placera cette profession de foi dans la bouche d'une femme qui s'adresse à ses sept fils pour les encourager à affronter la torture et la mort:

1. L'auteur inconnu des chapitres 40 à 55 du livre d'Isaïe.

« Je ne sais comment vous avez apparu dans mes entrailles ; ce n'est pas moi qui vous ai gratifiés de l'esprit et de la vie ; ce n'est pas moi qui ai organisé les éléments qui composent chacun de vous. Aussi bien le Créateur du monde, qui a formé le genre humain et qui est à l'origine de toute chose, vous rendra-t-il dans sa miséricorde et l'esprit et la vie, parce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes pour l'amour de ses lois » (2 M 7,22-23).

Et un peu plus loin :

« Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et élevé jusqu'à l'âge où tu es et pourvu à ton entretien. Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre et vois tout ce qui est en eux, et sache que Dieu les a faits de rien et que la race des hommes est faite de la même manière. Ne crains pas ce bourreau, mais, te montrant digne de tes frères, accepte la mort, afin que je te retrouve avec eux dans la miséricorde » (2 M 7,27-29).

Il est important de savoir aussi que, dans la pensée hébraïque, l'homme n'est pas composé d'un corps et d'une âme, mais bien plutôt de chair et de sang ; de plus, pour devenir vivant, il faut que Dieu y insuffle sa *ruah*, son souffle (c'est le même mot qui désigne l'esprit). L'homme meurt quand son sang est répandu ou lorsque Dieu reprend le souffle qu'il lui avait prêté. S'il revient à la vie, ce sera nécessairement parce que Dieu aura rassemblé les éléments dont il était fabriqué et lui aura rendu son souffle. Voilà pourquoi dans la Bible l'expression utilisée pour parler de résurrection est habituellement celle-ci : *Dieu l'a relevé d'entre les morts*. Pour un juif, l'être humain vivant ne peut se concevoir sans un corps.

Nous pouvons mieux comprendre maintenant le reproche rapporté dans l'évangile de Matthieu que Jésus adressait aux sadducéens à propos de leur refus de croire en la résurrection :

Jésus leur répondit : « Vous êtes dans l'erreur, en ne connaissant ni les Écritures ni la puissance de Dieu » (Mt 22,29).

Car la foi en la résurrection fait référence à un Dieu dont la puissance est créatrice. Ne pas croire en la résurrection équivaut à nier la puissance de Dieu. Mais c'est aussi sous-estimer jusqu'où peut aller sa promesse de bonheur, sa fidélité et son amour. On comprend cette promesse uniquement lorsqu'on a saisi qu'elle n'est digne de Dieu que si elle implique une vie qui ne finira jamais, une vie éternelle. C'est le même Dieu créateur qui a mis en nous ce désir illimité de bonheur et qui y répond par son amour.

Cependant, notre foi ne repose pas seulement sur l'enseignement de Jésus. Elle s'appuie encore plus sur le fait qu'après sa mort il est lui-même ressuscité et s'est manifesté à ceux qui ont cru en lui. Et c'est avec son corps qu'il s'est montré à Marie-Madeleine, aux disciples d'Emmaüs, à ses apôtres, à un certain nombre de disciples et à Paul, prenant bien soin de leur montrer qu'il n'était pas un fantôme ni un pur esprit, mais qu'il avait bel et bien un corps où paraissaient encore les marques des clous et les traces de la crucifixion. Les évangélistes Luc et Jean insistent tout particulièrement sur ce sujet. Luc, écrivant pour des Grecs et sachant que ces derniers pensent que seule notre âme peut être sauvée, raconte ainsi l'apparition aux apôtres :

Tandis qu'ils disaient cela, lui se tint au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous ! » Saisis de frayeur et de crainte, ils pensaient voir un esprit. Mais il leur dit : « Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi des doutes montent-ils en votre cœur ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est bien moi ! Palpez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Et comme, dans leur joie, ils ne croyaient pas encore et demeuraient saisis d'étonnement, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent

un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux (Lc 24,36-43).

L'avènement du Règne de Dieu

Au-delà de la mort, ce n'est pas un monde purement spirituel qui nous attend, comme le laissent entendre ceux qui parlent surtout de l'immortalité de l'âme. Tout le Nouveau Testament est unanime à ce sujet. L'Apocalypse parle d'une « terre nouvelle et de cieux nouveaux » (Ap 21,1), d'une rénovation de tout l'univers (Ap 21,5), et décrit la nouvelle Jérusalem. (Ap 21,9-27).

Jésus d'ailleurs parlait constamment de l'avènement du Royaume de Dieu ou de son Règne. Cette expression évoque une société politique qui sera gérée par Dieu lui-même. À cette époque, la forme de gouvernement la plus répandue était la royauté. Aujourd'hui, Jésus nous parlerait probablement de République de Dieu, de démocratie ou d'un gouvernement mondial. Tous ceux qui participeront à la gestion de cette nouvelle société agiront conformément à la volonté de Dieu. Quel rêve ! Quel bonheur ce sera ! Quelle paix et quelle prospérité nous aurons ! Jésus nous dit que nous pouvons rêver. Dieu, de toute façon, réalise ses promesses au-delà de nos plus beaux rêves.

Paul, de son côté, n'a pas craint d'enseigner que toute la création attend d'être libérée et d'accéder, elle aussi, à l'incorruptibilité. (Rm 8,18-25) Par notre corps, nous sommes liés à l'ensemble du cosmos. Les éléments dont notre corps est constitué sont les mêmes que ceux qui forment l'univers matériel. Et puisque « nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps. »

(Rm 8,23), il faut donc que l'univers participe à cette rédemption.

Nous sommes autorisés à nous représenter l'au-delà de la mort – et c'est même l'image la plus pertinente qui soit, puisque c'est celle retenue par la Bible – comme une *terre nouvelle* où il n'y aura plus de mal d'aucune sorte, la souffrance et la mort ayant été détruites. N'est-il pas plus convenable que Dieu ait créé tout ce que nous voyons pour le conduire un jour à son état de perfection plutôt que pour tout faire retourner au néant ?

La réincarnation

Il faut distinguer la résurrection de ce que nous appelons aujourd'hui la réincarnation. L'Écriture est cohérente aussi à ce sujet. Jésus le dit clairement aux sadducéens : « Ceux qui auront été jugés dignes d'avoir part à ce monde-là et à la résurrection d'entre les morts... ne peuvent plus mourir » (Lc 20,35-36). Même si Jean, dans son Apocalypse, parle d'une seconde mort pour ceux qui sont réprouvés, il ne se situe pas dans une conception cyclique du temps, mais bel et bien dans une conception linéaire. Cette seconde mort est la mort spirituelle de ceux qui, selon lui, connaîtront la condamnation au jugement dernier. Il faut interpréter ce texte fort imagé à la lumière des autres textes bibliques qui affirment nettement que l'homme ne meurt qu'une fois (Hé 9,27-28).

Les idées de réincarnation ou de résurrection ne doivent pas être considérées isolément, car le plus souvent elles sont liées à une certaine conception de la vie, de l'homme, de l'âme, du corps, des relations entre l'âme et le corps, de la divinité, de l'au-delà, etc. Dans l'Antiquité, le salut consistait à échapper

au cycle des réincarnations pour se fondre dans le tout divin comme une goutte d'eau se perd dans l'océan (panthéisme hindou ou bouddhiste) ou pour accéder au monde idéal (Platon). Les réincarnations étaient vues négativement et constituaient une punition. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, on a associé l'idée de réincarnation à celle de progrès, et dès lors les réincarnations successives ont été vues comme des étapes à franchir pour atteindre la perfection à laquelle nous sommes destinés.

La plupart du temps, ceux qui adhèrent à la croyance en la réincarnation conçoivent Dieu comme une énergie, la réalité sous-jacente à tout ce qui existe. Chaque être, et par conséquent chaque être humain, serait une parcelle de la divinité. Pour eux, il n'y a plus altérité entre les êtres et entre les êtres et Dieu, contrairement au christianisme. Pour la Bible, en effet, Dieu est le Tout-Autre, un être personnel et libre qui cherche à établir une relation d'amour avec chaque être humain. Pour Jésus, Dieu est Père.

Pour les partisans de la réincarnation, le salut serait le résultat des efforts de chacun pour atteindre la perfection. Chaque être humain serait totalement responsable de ce qui lui arrive. Cette croyance comporte la « loi du karma », qui établit que nous devons subir inexorablement les conséquences de nos actes, bons ou mauvais, au long de nos existences successives. En connaissant cette loi, en l'acceptant et en nous y conformant, nous nous acheminons vers la perfection à laquelle nous sommes destinés. C'est l'homme qui se sauve lui-même.

De son côté, le christianisme enseigne que le salut est un don de Dieu accueilli simplement dans la foi. Ici, c'est la loi de l'amour, impliquant gratuité, qui prévaut : la perfection et le bonheur sont le fruit de la rencontre de deux libertés, celle de Dieu et celle de l'homme. Dans la perspective chrétienne,

le pardon est l'expression du plus grand amour qui soit ; il est le don suprême et gratuit, qui n'est concevable qu'à l'intérieur d'une relation d'amour entre deux personnes libres et responsables. Voilà pourquoi le pardon ne saurait être possible dans une perspective de réincarnation, où il n'y a pas altérité des personnes et où la loi du karma implique que chacun doit subir les conséquences de ses actes, bons ou mauvais.

Dans la théorie de la réincarnation, l'homme est composé d'une âme et d'un corps, ces deux parties étant conçues comme deux entités distinctes, ce qui explique qu'on puisse imaginer une âme se retrouvant successivement dans des corps différents. Pour la Bible, comme nous l'avons vu, l'homme *est* chair et *est* esprit : il est foncièrement un. Le christianisme a assimilé la conception grecque de l'homme composé d'un corps et d'une âme, mais la relation entre l'âme et le corps, d'après Aristote – qui a corrigé Platon –, est une relation transcendantale et est comprise de telle façon qu'il est impossible de penser qu'une âme se retrouve dans un corps autre que le sien. Ainsi, le christianisme demeure fidèle à la conception biblique de l'être humain unifié.

La croyance en la réincarnation sert beaucoup à expliquer les malheurs et les souffrances de la vie actuelle comme provenant des existences antérieures, mais elle laisse entrevoir l'espérance d'une vie meilleure dans une existence future en se conformant à la loi du karma. En acceptant les conséquences des actes mauvais commis dans nos vies antérieures, nous rendrions possible l'accès à une vie meilleure. Pour Jésus, par contre, il ne s'agit pas tant d'expliquer le mal, la souffrance et la mort que de les combattre et de les vaincre. Le chrétien, à la suite du Christ, mène un combat contre le mal, mais il sait que la victoire définitive devra être accueillie

comme un don de Dieu venant à sa rencontre pour couronner ses luttes et ses efforts.

La croyance en la réincarnation valorise la personne en faisant d'elle le principal et même l'unique agent de son salut, en recherchant constamment son perfectionnement et celui de l'humanité. Le christianisme valorise la personne surtout en consacrant son unicité et son altérité, voulues par Dieu de toute éternité. La personne n'est pas destinée à se perdre comme une goutte d'eau dans l'océan de la divinité. La conception chrétienne prend aussi en compte la liberté de l'homme, qui peut dire oui ou non à l'initiative de Dieu, alors que la théorie de la réincarnation donne l'impression que tout être finira par arriver à sa perfection à la suite d'un nombre plus ou moins grand d'existences successives. Il y a plutôt ici un semblant de liberté.

Au-delà de la mort, il y a possibilité de continuer à croître pour atteindre la plénitude de la perfection. Cela se fait par des existences successives, d'après ceux qui croient en la réincarnation. Dans le christianisme, on parle du purgatoire comme d'une étape à franchir avant d'entrer définitivement dans le Royaume de Dieu : la croissance y est due à l'action de Dieu, l'homme y contribuant plutôt passivement. Déjà ici-bas, les mystiques chrétiens distinguent dans l'expérience spirituelle une phase active et une phase passive, pour rendre compte du fait que notre perfection est le résultat de notre action, mais aussi de l'action de Dieu qui agit en nous pour nous conduire à plus de perfection et de bonheur bien au-delà de ce que nos efforts nous permettent d'atteindre.

De nos jours, les conceptions de la réincarnation sont très variées. Nous avons voulu ici dégager de façon très sommaire les éléments fondamentaux communs et les comparer à la foi chrétienne en la résurrection pour mieux faire ressortir les

différences entre les deux. Un exposé aussi succinct manque forcément de nuances, mais nous croyons que dans ses grandes lignes il traduit bien, pour l'essentiel, le contenu de la croyance en la réincarnation.

Il est facile de constater que, dans la foi de beaucoup de catholiques, il y a des éléments qui se rapprochent de la réincarnation : ainsi lorsque nous voyons Dieu comme l'Être suprême ou comme l'Horloger du monde plutôt que comme un Père ; de même, une trop grande insistance sur les mérites qu'il nous faut acquérir à tout prix pour être sauvés nous conduit à penser que nous pouvons « gagner notre ciel », et nous développons l'attitude de celui qui peut tout acheter et à qui le ciel est dû. À la limite, nous n'avons même plus besoin d'être sauvés par Jésus-Christ. Ce n'est donc pas surprenant si les sondages révèlent que le tiers des catholiques croient en la réincarnation. Ils n'ont pas découvert la gratuité du salut apporté par Jésus-Christ qui demeure l'élément essentiel établissant l'incompatibilité entre résurrection et réincarnation. Quand on y pense sérieusement, la différence entre les deux est de taille et comporte des conséquences importantes pour la vie présente. La résurgence de la théorie de la réincarnation peut être une occasion de redécouvrir notre foi, de corriger certains enseignements et de prendre conscience peut-être pour la première fois combien merveilleuse est l'espérance à laquelle nous sommes appelés.

Principale difficulté

La principale difficulté à laquelle nous faisons face quand nous tentons d'imaginer ce qui arrive après la mort provient du mode de fonctionnement de notre intelligence. En effet, nous n'arrivons pas à penser sans essayer de nous faire une image de ce à quoi nous pensons. Nous avons besoin de nous former des images et nous ne pouvons les fabriquer qu'à partir des perceptions sensibles provenant du monde qui nous entoure. Cette difficulté est comparable à celle que rencontrerait un fœtus essayant de s'imaginer ce que sera sa naissance et ce que sera sa vie après sa naissance.

Plaçons-nous un instant à la place d'un fœtus et essayons de comprendre ce qu'il vit. Il est entouré d'eau depuis le début de sa vie. Il respire et se nourrit par le cordon ombilical. Pourrait-il s'imaginer, s'il avait le plein usage de son intelligence et de son imagination, qu'un jour il respirerait par le nez et la bouche, qu'il se nourrirait par la bouche, qu'il se dresserait debout et marcherait sur ses pieds ? Pendant qu'il habite le ventre de sa mère, peut-il avoir une idée du monde qui l'attend dehors : le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les fleurs, les autres hommes, toute l'activité humaine qui se déroule sur la planète, la science de l'homme et toutes ses inventions ? Aucunement. Quand arrive le moment de sa naissance, il sait seulement ce qu'il perd. Il n'a jamais vécu en dehors de l'eau, et lorsqu'il la voit disparaître, il doit penser qu'il va mourir. Il doit aussi vivre comme une grave menace son expulsion du ventre de sa mère. Il meurt en effet à sa vie de fœtus. Mais ce qu'il ne sait pas, c'est que cette mort est en même temps le début d'un nouveau mode de vie de beaucoup supérieur au précédent. Ce n'est donc pas une mort, bien que de son point de vue à lui cela en ait toutes

les apparences. Mais pour ceux qui sont placés de l'autre côté, c'est une naissance, et il ne nous viendrait pas à l'idée d'appeler cela une mort.

Ne sommes-nous pas dans la même situation par rapport à ce que nous appelons la mort ? Du côté où nous sommes, il nous est impossible d'imaginer ce qui sera après ; voilà pourquoi nous avons tendance à penser qu'il n'y a rien. Nous savons très bien ce que nous perdons, et selon toutes les apparences, c'est une mort, c'est la fin de notre vie ici-bas. Mais pour le croyant, la mort est plutôt une deuxième naissance qui nous fait accéder à un mode de vie supérieur :

« Car pour tous ceux qui croient en toi, Seigneur, la vie n'est pas détruite, elle est transformée. » (Préface de la liturgie des défunts).

Le Christ est celui qui est venu ouvrir l'horizon, briser l'impasse dans laquelle se trouvent nos aspirations au bonheur et à la plénitude de la vie. Pour un croyant, la vie est commencée et elle ne finira jamais.

Croyons-nous encore en la résurrection ? Je pense que c'est une tâche primordiale pour tout croyant de dépoussiérer cette vérité de foi. L'image que nous nous faisons du ciel est tellement désincarnée et sans attrait qu'il n'est pas surprenant qu'elle n'a plus guère d'influence sur notre agir quotidien. Certes, comme nous l'avons dit, il ne nous est pas possible de nous faire une idée exacte de ce que ce sera, mais nous ne pouvons échapper au besoin d'essayer de nous en faire une image. Et toutes les images proposées ne sont pas d'égale valeur. Certaines sont carrément inadéquates et fausses parce qu'incompatibles avec ce que nous savons de Dieu, du Dieu vivant dont la bonté et la miséricorde dépassent ce que nous pouvons concevoir.

Conclusion

Croire en la résurrection ne concerne pas seulement ce qui arrivera après notre mort. Bien comprise, la résurrection a un impact immédiat sur notre vie présente. Dieu veut que, dès maintenant, nous dépassions les craintes qui nous habitent et que nous vivions dans la confiance.

Dieu nous dit que chacun de nous est unique et qu'un rôle tout aussi unique, correspondant à nos talents particuliers, nous est réservé dans la société qu'Il nous prépare. Il nous a voulu de toute éternité par amour, non pas pour un court laps de temps, mais pour vivre toujours en sa présence (Ep 1,4). Il en est de même pour l'univers matériel, appelé lui aussi à atteindre son état de perfection et d'incorruptibilité (Rm 8,19-22).

Celui qui accueille cette bonne nouvelle dans sa vie ne peut que réagir comme cet homme de la parabole de Jésus (Mt 13,44) qui, creusant dans un champ et y trouvant par hasard un trésor, s'en va vendre tout ce qu'il a pour acheter ce champ. Si, en effet, notre mort-résurrection nous donne accès à une société où tous les humains sont appelés à vivre ensemble et avec Dieu dans l'amour et pour une vie qui ne finira pas, la seule chose qui compte vraiment, c'est de commencer tout de suite à vivre ainsi. Heureusement, par le don gratuit de son Esprit Saint, Dieu fait de nous ses fils et ses filles, nous rendant capables d'avoir une conduite digne de ce à quoi nous sommes appelés. Nous aurons alors conscience de contribuer à l'avènement de cette société, car, dans son amour pour nous, Dieu nous a élevés à cette dignité de pouvoir participer à la réalisation de son projet, chacun selon nos aptitudes. Si nous vivons de cette foi, alors oui, vraiment, le Royaume de Dieu est déjà parmi nous. (Lc 17,21)

Jésus nous sauve dès maintenant en donnant un sens à notre vie et il nous sauvera définitivement en nous ressuscitant quand nous franchirons le seuil de la mort. Tel est l'essentiel de la foi chrétienne.

Faire l'expérience de la présence et de l'absence de Dieu

Qui n'a pas rêvé de bénéficier d'une manifestation de Dieu telle qu'il aurait la certitude qu'il existe ? Qui, un certain jour, ne s'est pas fait à lui-même la réflexion suivante : « Si j'avais vécu au temps de Jésus et s'il m'avait été donné de le voir et de le toucher, tout aurait été différent ; moi, j'aurais cru en lui et je l'aurais suivi. » Pourtant, il faut bien constater que tel ne fut pas le cas pour la majorité des personnes qui l'ont connu. Au moment de sa mort, presque tous l'avaient laissé tomber. Ce même besoin d'avoir une preuve tangible de l'existence de Dieu faisait dire aux grands prêtres et aux scribes qui regardaient Jésus en croix : « Que le Christ, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions ! » (Mc 15,32). Et Jésus n'a pas fait le miracle attendu. De même, dans l'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare, Abraham refuse que « quelqu'un de chez les morts » retourne sur terre pour persuader les hommes de se repentir : « Du moment qu'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus » (Lc 16,31). Pourtant, nous n'en continuons pas moins de penser que ce serait si simple pour Dieu de rendre son existence évidente pour tous. Mais voilà, Dieu se comporte rarement comme nous le souhaiterions, et nous expérimentons plus souvent le sentiment de son absence que celui de sa présence.

Il n'en reste pas moins que toute la Bible nous parle des manifestations de Dieu, de personnes qui lui ont parlé, qui l'ont rencontré ou qui ont bénéficié de révélation spéciales. Ces manifestations étaient-elles réservées au passé, à une époque aujourd'hui révolue ? Ou ne sont-elles qu'événements exceptionnels dont profitent encore de nos jours quelques rares privilégiés ?

Présence et absence de Dieu dans l'Ancien Testament

Dans l'Ancien Testament, le peuple d'Israël n'affirme pas l'existence de Dieu à partir de considérations sur le cosmos, comme nous sommes portés à le faire. En effet, lorsque nous observons la nature et prenons conscience de la complexité des lois qui la régissent, l'homme étant le chef-d'œuvre devant lequel les scientifiques ne cessent de s'émerveiller, nous avons peine à croire que tout cela ait pu se faire tout seul, et nous en concluons qu'il doit exister un Être suprême à l'origine de tout cela. Tel ne fut pas le cheminement du peuple d'Israël.

Il est remarquable que la Bible ne nous parle pas tellement de Dieu ; elle fait parler Dieu. La Bible est le récit ou l'histoire des initiatives que Dieu a prises pour se faire connaître au peuple d'Israël et à travers lui à toute l'humanité. Et Dieu se révèle en se rendant présent, en entrant en relation avec les hommes : par sa Parole, mais encore plus par ses actions, ses gestes, ses interventions dans leur histoire.

La première intervention de Dieu en faveur des Hébreux consistera à les faire sortir d'Égypte, à les libérer de leur esclavage. En fait, elle sera même constitutive d'Israël comme

peuple. Feront partie du peuple ceux et celles qui en auront été témoins ou s'en reconnaîtront bénéficiaires dans la suite des temps et qui accepteront l'Alliance que Dieu leur propose par l'intermédiaire de Moïse au Sinaï.

Moïse

L'histoire de Moïse, racontée dans le livre de l'Exode, se déroule en deux temps bien différents, séparés par l'épisode du Buisson.

Dès sa naissance, Moïse est l'objet d'une attention tout à fait particulière. Tout d'abord de la part de sa mère, qui, pour déjouer l'ordre de Pharaon de tuer tous les enfants mâles hébreux, utilisera toutes les ressources de son imagination pour assurer la vie de son fils « parce qu'il était beau », nous dit le texte (Ex 2,2). Comme l'ont fait pendant plusieurs décennies bien des mères chinoises pour déjouer l'interdiction du gouvernement d'avoir plus d'un enfant. Ensuite, de la part de la fille de Pharaon, qui décide d'adopter cet enfant, probablement aussi parce qu'il était beau. Moïse recevra donc la meilleure éducation que l'Égypte pouvait offrir à cette époque. À ses traditions ancestrales s'ajouteront la culture et les doctrines religieuses égyptiennes.

Devenu jeune adulte, Moïse entendra l'appel du sang. Il sait que sa mère, ses frères et ses sœurs vivent quelque part parmi ces esclaves Hébreux astreints à la corvée, dans des conditions de vie qui sont aux antipodes des siennes. Il sait aussi la carrière éblouissante qui s'ouvre devant lui à la cour de Pharaon. Mais il ne peut oublier son peuple et surtout sa famille. Quand nous voyons aujourd'hui tout ce qu'un enfant adopté peut faire pour retrouver sa mère biologique, nous

pouvons comprendre Moïse dans sa décision d'aller voir de plus près ses frères de sang. En constatant leurs conditions de vie, il se compromettra dans un geste qui l'empêchera de revenir en arrière: il tuera un Égyptien qui maltraitait un Hébreu. Et le jour suivant, en essayant de régler une dispute entre deux Hébreux, il constatera qu'il n'est ni accepté ni compris de ses frères de sang et que, par ailleurs, la mort du surveillant Égyptien n'est pas passée inaperçue comme il l'aurait souhaité. Il ne lui reste qu'à fuir l'Égypte. Son initiative spontanée en faveur des siens a tourné court assez rapidement. Tout cela est humain, et l'expérience de la vie nous donne à la fois d'admirer la générosité du geste de Moïse et de ne pas être surpris outre mesure ni de son fait ni de son peu de résultat.

Et voilà que Moïse se retrouve en Madiân, se fait accepter dans la famille de Jéthro, marie la fille de celui-ci et travaille pour son beau-père à la garde des troupeaux. Le texte nous laisse soupçonner que plusieurs années, voire plusieurs décennies, s'écoulaient ainsi. Moïse s'est trouvé un nouveau mode de vie. Et il semble que ses jours auraient pu s'écouler ainsi sans histoire, n'eût été l'événement du Buisson. (Ex 3,1-6)

Certes, Moïse savait que les Hébreux adoraient le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, tout comme chacun des autres peuples et même chaque cité avait son ou ses propres dieux. Tout cela était dans la normalité des choses à l'époque. Mais un jour qu'il faisait paître les troupeaux de son beau-père, il décide de pousser un peu plus loin que d'habitude et il atteint la montagne de Dieu, possiblement un lieu reconnu par les populations des alentours comme sacré. Et là, Moïse va faire l'expérience de la présence de Dieu, expérience ineffable qui nous est racontée tant bien que mal dans ce très beau texte de l'Exode (chapitres 3 et 4). Que s'est-il passé au

juste ? Nous ne le saurons probablement jamais. Le texte parle d'un buisson embrasé mais qui ne se consume pas. Quel était donc ce phénomène ? Les exégètes avancent différentes hypothèses dont aucune ne pourra jamais être prouvée. Ce qui semble certain, c'est le caractère insolite et mystérieux du phénomène aux yeux de Moïse, suffisamment pour que cela attire son attention et qu'il fasse « un détour pour voir. » (Ex 3,3) À partir de là, il sera amené à faire l'expérience du sacré – « N'approche pas d'ici, retire tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte. » (Ex 3,5) – puis de la rencontre de Dieu, du Dieu de ses pères.

Cette expérience d'être en présence de Dieu et de le rencontrer est vécue surtout intérieurement. Elle est ineffable et proprement incommunicable. Elle se perçoit uniquement par les traces qu'elle laisse chez celui qui en bénéficie. L'auteur qui la raconte nous la présente sous la forme d'un dialogue entre Moïse et Dieu. Moïse a-t-il entendu plus qu'une voix intérieure ? C'est possible, mais je ne crois pas nécessaire de le penser. Ce qui ressort de ce récit, cependant, ce sont les certitudes suivantes : Moïse, lors de cette expérience, a acquis une connaissance inédite et profonde du Dieu de ses pères ; il en est ressorti avec la conviction que Dieu prenait l'initiative d'intervenir pour faire sortir les Hébreux d'Égypte et les libérer de leur servitude ; et c'est lui, Moïse, qui avait été choisi pour exécuter cette mission. Le récit insiste beaucoup sur les réticences de Moïse, comme pour souligner que, cette fois, ce n'est pas lui l'initiateur de l'action, mais qu'il s'y résout comme poussé par une force qui le dépasse.

La révélation du nom divin

C'est dans ce contexte que Moïse obtiendra de Dieu le dévoilement de son Nom :

Moïse dit à Dieu : « Voici, je vais trouver les Israélites et je leur dis : "Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous." Mais s'ils me disent : "Quel est son nom ?", que leur dirai-je ? » Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui est. » Et il dit : « Voici ce que tu diras aux Israélites : "Je suis" m'a envoyé vers vous. » Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux Israélites : "Yahvé, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous. C'est mon nom pour toujours, c'est ainsi que l'on m'invoquera de génération en génération." » (Ex 3,13-15).

Pour comprendre le sens de ce texte, il faut savoir que, dans la mentalité de l'époque, un nom n'est pas une simple étiquette servant à désigner une chose ou une personne. Quand il s'agit d'une personne, le nom révèle l'identité ou la personnalité de cette personne, qui elle est vraiment. De plus, connaître le nom d'un dieu confère un pouvoir sur ce dieu et permet une certaine mainmise sur la puissance divine grâce aux invocations et aux incantations réalisées dans un cadre cultuel.

La réponse de Dieu à Moïse : « Je suis celui qui est » pourrait aussi se traduire : *Je suis qui je suis*, ou encore : *Je serai qui je serai* et être comprise comme un refus de révéler son nom. Ici nous est révélé que l'homme ne peut maîtriser Dieu et mettre sa puissance à son service, et pourtant il n'a cessé d'essayer de le faire tout au long des âges et encore aujourd'hui. Le Dieu vivant demeure souverainement libre. Par ailleurs, le verbe *être* en hébreu est un verbe actif, dynamique, et peut être traduit : *Je suis présent, agissant, intervenant en votre faveur*. Quand Dieu dit son nom, il dit : *Je suis*, mais quand Israël

prononcera le nom de Dieu, il dira : *Il est*, c'est-à-dire en hébreu : *Yahvé*. La réponse de Dieu à Moïse peut donc être comprise comme signifiant : *Vous verrez bien qui je suis à mon agir en votre faveur*, le verbe *être* exprimant ici une action qui se maintient dans la durée, dans le temps. Ce nom de Dieu, *Yahvé*, révèle donc qui est Dieu tout en respectant le mystère de Dieu. L'homme ne pourra jamais cerner Dieu, arriver à le *comprendre* dans sa réalité profonde. Dieu sera toujours pour lui l'ineffable, le Transcendant, l'inaccessible. Et pourtant, Dieu se fait proche de l'homme et se laisse rencontrer par l'homme. Il est celui qui descend pour délivrer (Ex 3,7-8). Il est celui dont l'homme peut expérimenter la présence, tout en restant un *Dieu caché* (Is 45,15). Il est *celui qui est avec, qui marche avec*. Et cette conviction profonde que Dieu est avec lui persuadera Moïse de retourner en Égypte. La connaissance de Dieu acquise par Moïse lors de cette expérience du Buisson est intimement liée à sa mission. Il en sera ainsi dans la Bible pour les auteurs inspirés et encore aujourd'hui pour nous.

Et à travers toute la Bible, Dieu demeurera fidèle à son Nom. Pour se faire connaître aux hommes, il ne cessera jamais de se rendre présent en agissant et en intervenant dans l'histoire d'Israël. Le Dieu de la Bible ne se laisse pas découvrir au terme d'une activité intellectuelle. C'est avec tout son être qu'on fait l'expérience de sa présence. Il est un Dieu vivant qui prend constamment l'initiative, car il a un projet à réaliser pour les hommes et avec eux. Aussi prend-il soin de leur révéler ses desseins et les moyens qu'il entend prendre pour y arriver. Il converse avec les hommes et leur annonce à l'avance ce qu'il a décidé de faire. Et ses porte-parole concluent souvent leur discours en disant : « Et vous saurez alors que je suis Yahvé. »

Mais Dieu étant Dieu, ses pensées et ses voies ne sont pas celles des hommes, comme le Second Isaïe l'a si bien compris (Is 55, 8-9). Ce qui fait que Dieu, lorsqu'il se révèle en se rendant présent, est la plupart du temps déconcertant pour l'homme. Ainsi ce dernier peut-il savoir que ce Dieu n'est pas une pure projection de ses désirs ou de ses peurs, mais bien plutôt un interlocuteur réel, le Tout-Autre.

Le peuple fait l'expérience de la présence de Dieu

Après sa rencontre avec Dieu au Buisson, Moïse voit sa vie complètement transformée. D'abord par cette connaissance nouvelle qu'il a du Seigneur, mais aussi par cette mission qui lui est imposée : faire sortir les Hébreux d'Égypte. Et lors de cette aventure de la sortie d'Égypte, tout le peuple fera l'expérience de la présence de Dieu. Car il est manifeste – et l'auteur du récit ne manque pas l'occasion de le faire ressortir – que le but poursuivi par le Seigneur est à la fois de libérer les Hébreux de l'esclavage et de le faire de telle sorte qu'ils sachent que c'est Lui qui les en libère. Que le peuple fasse l'expérience de l'intervention de Dieu est tout aussi important que leur libération. Aussi l'auteur comprend-il l'obstination et l'endurcissement de Pharaon comme voulu par Dieu à cette fin :

Yahvé dit à Moïse : « Va trouver Pharaon, car c'est moi qui ai appesanti son cœur et le cœur de ses serviteurs afin d'opérer mes signes au milieu d'eux, pour que tu puisses raconter à ton fils et au fils de ton fils comment je me suis joué des Égyptiens et quels signes j'ai opérés parmi eux, et que vous sachiez que je suis Yahvé » (Ex 10,1-2).

Ce texte provient de la tradition yahviste¹. Pour cet auteur, tout membre du peuple d'Israël devra donc savoir que son Dieu est intervenu un jour en faveur de ses ancêtres, qu'il est susceptible de le faire à nouveau pour le peuple et qu'en réalité il ne cesse de le faire. Ce même auteur, après la traversée de la mer Rouge, conclura :

Ce jour-là, Yahvé sauva Israël des mains des Égyptiens, et Israël vit les Égyptiens morts au bord de la mer. Israël vit la promesse accomplie par Yahvé contre les Égyptiens. Le peuple craignit Yahvé, il crut en Yahvé et en Moïse son serviteur. (Ex 14,30-31)

Ici, manifestement, la foi dans le Seigneur résulte d'une expérience vécue : Israël *a vu*, et pour lui cette action ne peut qu'être attribuée à Dieu. Devant ces événements merveilleux² il fait l'expérience du sacré : « Le peuple craignit Yahvé. » Puis vient la foi en Dieu et en Moïse, le porte-parole et le représentant de Dieu.

Pour sa part, l'auteur sacerdotal ira plus loin en affirmant que c'est aussi pour se faire reconnaître par les Égyptiens que Dieu agit ainsi :

« Ils sauront, les Égyptiens, que je suis Yahvé, quand j'étendrai ma main contre les Égyptiens et que je ferai sortir de chez-eux les Israélites ». (Ex 7,5)

Même affirmation en Ex 14,4.18.

-
1. Le texte actuel de l'Exode provient de trois traditions différentes appelées *yahviste*, *élohiste* et *sacerdotale*, qui ont été rassemblées par un auteur anonyme pour donner le texte que nous connaissons. Les exégètes réussissent à reconnaître assez bien chacune des traditions.
 2. Ce qui est merveilleux n'est pas nécessairement miraculeux au sens où nous l'entendons aujourd'hui. C'est tout simplement ce qui est perçu comme dépassant les capacités de l'homme.

Présence et absence de Dieu

Il est clair également, à la lecture de ces récits de la sortie d'Égypte et de la marche dans le désert, que cette manifestation de Dieu ne crée jamais une certitude permanente de son existence ni une garantie de secours en toute circonstance. La raison en est que Dieu n'entend pas prendre notre place ni éliminer toutes les difficultés qui risquent de se présenter sur notre route. Mais surtout, Dieu demeure souverainement libre, le Tout-Autre dont les plans diffèrent des nôtres. C'est lui qui prend l'initiative, qui choisit les moyens et les moments pertinents, et ses initiatives demeurent toujours déconcertantes pour nous.

Moïse lui-même se posera des questions sur sa mission quand, au début, il verra que ses interventions auprès de Pharaon, loin d'amener la libération espérée, conduiront à une aggravation de la situation. Il s'adressera à Dieu pour lui dire :

« Seigneur, pourquoi maltraites-tu ce peuple? Pourquoi m'as-tu envoyé? Depuis que je suis venu trouver Pharaon et que je lui ai parlé en ton nom, il maltraite ce peuple, et tu ne fais rien pour délivrer ton peuple » (Ex 5,22-23).

Mais c'est surtout le peuple qui, devant la moindre difficulté rencontrée, mettra en doute l'engagement du Seigneur, comme lorsque l'eau vint à manquer dans le désert :

... ils campèrent à Rephidim où il n'y avait pas d'eau à boire pour le peuple. Celui-ci s'en prit à Moïse ; ils dirent : « Donne-nous de l'eau, que nous buvions ! » Moïse leur dit : « Pourquoi vous en prenez-vous à moi ? Pourquoi mettez-vous Yahvé à l'épreuve ? » Il donna à ce lieu le nom de Massa et Meriba, parce que les Israélites cherchèrent querelle et parce qu'ils mirent Yahvé à l'épreuve en disant : « Yahvé est-il au milieu de nous, ou non ? » (Ex 17,1-2.7).

Alternance de présence et d'absence. Israël, au tout début de son existence, est comme un jeune bébé qui, dès qu'il ne voit plus son père ou sa mère, pense qu'ils n'existent plus. Malheureusement, il en sera longtemps ainsi. Et cela demeure encore vrai pour nous aujourd'hui.

Tout l'Ancien Testament pourrait être compris comme le récit des expériences de la présence ou de l'absence de Dieu dans l'histoire d'Israël ou dans la vie de ses membres éminents tels que ses rois, ses prophètes ou ses sages. C'est particulièrement évident pour les prophètes.

Dieu, en se manifestant à eux, leur révélera un aspect de lui-même pertinent pour leur époque et lié à la mission qui leur sera confiée. Il faut lire toute la Bible pour découvrir jusqu'à quel point Dieu se présente comme celui qui marche avec son peuple, le visitant, lui parlant sans cesse et intervenant ou s'abstenant d'intervenir, se taisant et le laissant à lui-même. Mais il est des pages où c'est plus frappant, comme dans le Second Isaïe, qui annonce l'intervention de Dieu pour un nouvel exode.

Jésus, en tant qu'homme, a fait l'expérience de la présence et de l'absence de Dieu

Jésus, en tant qu'homme, a pris conscience qu'il avait une relation privilégiée avec Dieu qui redonnerait du sens à la vie du peuple de Dieu au milieu des nations plus puissantes et prospères que lui. Au début de sa vie publique, au moment de son baptême, d'après ce que nous rapportent les évangélistes Matthieu et Marc, Jésus a vu les cieux s'ouvrir et a entendu une voix déclarer :

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur. » (Mt 3,17).

Même révélation au moment de la transfiguration. (Mt 17,5) Il s'agit bien du même Dieu qui s'est révélé à Moïse et dont le Nom véritable est Yahvé, celui qui est toujours prêt à intervenir en faveur de l'homme.

Son existence, Jésus la vivra constamment en présence de son Père, dans une intimité étonnante avec Dieu. De Moïse, il a été écrit que Dieu lui parlait « face à face, comme un homme parle à son ami » (Ex 33,11). Jésus, lui, a osé utiliser un mot qu'aucun homme encore n'avait employé pour s'adresser à Dieu. Il l'appelait *Abba*, c'est-à-dire *papa*, ce mot chaleureux et familier appris au tout début de notre vie en même temps que *maman* et qui a une résonance de confiance absolue et amoureuse. En s'adressant ainsi à Dieu, Jésus manifeste qu'il avait une relation tout à fait originale avec Dieu. Durant toute sa vie publique, il donnera l'impression d'avoir une connaissance de Dieu que nul autre n'eut jamais. Ce qui faisait dire à son sujet qu'il enseignait avec autorité, contrairement aux scribes (Mt 7,28-29 ; 22,23 ; Lc 4,32 ; Mc 12,17), ou encore que jamais un homme n'avait parlé comme cet homme (Jn 7,46).

Jésus a connu aussi le sentiment de l'absence de Dieu. Sur la croix, d'après ce que Matthieu nous rapporte, il s'est écrié avant de mourir :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46).

Ce sont les premiers mots du psaume 22. Le psalmiste, dans un premier temps, exprime à Dieu sa détresse. Il le connaît comme Celui qui, dans le passé, est venu au secours de ses pères. Pourtant, dans son cas, rien ne se passe :

Loin de me sauver, les paroles que je rugis !

Mon Dieu, le jour j'appelle, et tu ne réponds pas, la nuit, point de silence pour moi.

Et toi, le Saint, qui habite les louanges d'Israël !
en toi nos pères avaient confiance, confiance, et tu les délivrais,
vers toi ils criaient, et ils échappaient,
en toi leur confiance, et ils n'avaient pas honte
(Ps 22,2-6).

Et le psalmiste continue en décrivant sa situation, humainement sans issue. Puis il s'adresse à nouveau à Dieu avec confiance :

Mais toi, Yahvé, ne sois pas loin,
ô ma force, vite à mon aide... (Ps 22,20).

Et finalement éclateront l'expression de sa conviction d'être exaucé et sa louange à Dieu :

J'annoncerai ton nom à mes frères,
en pleine assemblée je te louerai...
Car il n'a point méprisé
ni dédaigné la pauvreté du pauvre,
ni caché de lui sa face,
mais, invoqué par lui, il écoute (Ps 22,23.25).

Le sentiment de l'absence de Dieu n'empêche pas Jésus de crier une dernière fois sa confiance en son Père, alors même que, du point de vue humain, sa vie lui paraît un échec total. Nous connaissons la réponse de Dieu : il l'a ressuscité d'entre les morts ; bien plus, il lui a donné de vaincre la mort au profit de toute l'humanité.

Jésus présence de Dieu

Au début de l'ère chrétienne, les juifs attendaient le Messie, c'est-à-dire quelqu'un envoyé par Dieu qui redonnerait du sens à la vie du peuple de Dieu au milieu des nations plus puissantes et prospères que lui. Or c'est Dieu lui-même qui

est venu. Encore une fois, Dieu se montrait déconcertant pour l'homme en réalisant ses promesses de façon beaucoup plus merveilleuse que l'homme ne pouvait l'imaginer.

Il est apparu dans notre monde de la même façon que chacun d'entre nous : en naissant d'une femme. Le nom de cet enfant, Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, avait été annoncé par Isaïe (Is 7,14). Jésus signifie la même chose, à savoir : Dieu sauve. Et quand Jean-Baptiste enverra demander à Jésus « s'il est celui qui doit venir ou s'il faut en attendre un autre », (Lc 7,19) Jésus répondra en faisant des guérisons :

« Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ; et heureux celui qui ne trébuchera pas à cause de moi ! » (Lc 7,22-23).

C'est toujours ce Dieu *présent, agissant, intervenant en faveur de l'homme, Yahvé*. Et à Philippe qui lui demande une manifestation de Dieu : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit », Jésus répondra :

« Voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : « Montre-nous le Père » ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : mais le Père demeurant en moi fait ses œuvres » (Jn 14,8-10).

Saint Jean affirme nettement que Jésus est Dieu. Tout d'abord dans le prologue de son évangile :

Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire (Jn 1,1.14).

Mais aussi en rapportant des paroles de Jésus où celui-ci s'attribue le Nom divin révélé à Moïse, *Je Suis* :

« Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que *Je Suis* et que je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que le Père m'a enseigné, et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8,28-29).

Et dans sa première épître, Jean écrira :

Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie – car la Vie s'est manifestée : nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette vie éternelle, qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue – ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi soyez en communion avec nous (1 Jn 1,1-3).

Jésus est Présence de Dieu. Il est Dieu. Mais il faut un regard de foi pour le voir et l'affirmer. Ceux qui l'ont connu dans la foi ont donc fait une expérience éminente de la présence de Dieu. Toutes ses paroles, mais aussi tous ses gestes et toutes ses actions, toute sa vie deviennent révélation de Dieu. C'est avec raison que Jean peut dire : « Nous avons touché Dieu. (1 Jn 1,1) »

Les apôtres avaient conscience de l'importance de cette connaissance par expérience puisque, après la résurrection, c'est le seul critère qui s'impose à eux quand ils décident de remplacer Judas. Pierre s'exprime ainsi :

« Il faut donc que, de ces hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous, en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il nous fut enlevé, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection » (Ac 1,21-22).

Paul se dira apôtre au même titre que les autres apôtres du fait que Jésus ressuscité s'est manifesté à lui. (1 Co 9,1 ; 15,1-11)

Jésus présent pour la suite des âges

Jésus a eu le souci de prolonger sa présence parmi les hommes. L'évangile de Matthieu se termine sur cette phrase, prononcée lors d'une ultime rencontre en Galilée avant l'Ascension :

« Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. » (Mt 28,20)

Il a promis notamment sa présence à ceux qui se réuniraient en son nom, même s'ils ne sont que deux ou trois (Mt 18,20). Il s'est dit présent d'une façon toute spéciale en ceux qui ont faim ou soif, qui sont nus, étrangers, malades ou prisonniers (Mt 25,35-45). Il est présent aussi dans ceux qui croient en lui, puisqu' il dira à Saul sur le chemin de Damas : « Je suis Jésus que tu persécutes. » (Ac 9,4-5)

Dieu se rend présent en Jésus et Jésus se rend présent en chacun de ses disciples afin que ceux-ci rendent Dieu présent pour leur entourage. Il s'agit d'un don qui doit se transmettre indéfiniment :

« Qui vous accueille m'accueille, et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé. » (Mt 10,40)

Cette même parole est rapportée aussi dans saint Jean (Jn 13,20). Dans les chapitres 14 et suivants de cet évangile, nous voyons Jésus entretenir ses disciples de sa relation avec son Père d'une part, et de sa relation avec eux. Il est frappant de voir le parallèle constant que Jésus établit entre les deux relations. D'un côté, il demande à ses disciples d'être par rapport à lui ce qu'il est pour son Père :

« Si vous gardez mes commandements,
Vous demeurerez en mon amour,

Comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père
et je demeure en son amour» (Jn 15,10).

Et, d'un autre côté, il agit envers ses disciples comme son
Père agit envers lui :

«Je ne vous appelle plus serviteurs,
Car le serviteur ne sait pas
Ce que fait son maître;
Mais je vous appelle amis,
Parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père,
Je vous l'ai fait connaître.» (Jn 15,15)

Et il demande à ses disciples de faire de même en leur
laissant comme seul commandement celui de l'amour
mutuel. Par ce réseau de relations, c'est la vie même de Dieu
qui se communique, l'Esprit Saint, qui est Présence agissante
et libératrice pour l'humanité. Croire, c'est accueillir cette
Présence parce qu'on y reconnaît le don qui vient répondre
aux aspirations de l'humanité, et c'est prolonger ce don vers
les autres. Paul dira : «Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ
qui vit en moi.» (Ga 2,20)

Finalement, Jésus a voulu aussi demeurer présent par
l'eucharistie. Nous y reviendrons lorsque nous parlerons de
la dimension sacramentelle du christianisme.

Jésus, par ailleurs, sait bien que son retour vers son Père,
son départ, met fin à un certain mode de présence auprès de
ses disciples. Il leur expliquera que, contrairement aux appa-
rences, c'est pour leur bien, pour leur permettre de prendre
leur place et pour devenir eux aussi des adultes dans la foi.
Il fallait que Jésus retourne vers son Père pour que l'Esprit
soit donné aux croyants (Jn 16,5-7)

En Jésus, Dieu demeure un Dieu caché. C'était vrai
durant sa vie terrestre : à preuve, toutes les discussions qui
ont eu cours à son sujet et le petit nombre de personnes qui

ont cru en lui de son vivant. Ce l'est encore aujourd'hui et il en sera toujours ainsi pour la suite de l'histoire du monde. Mais ce Dieu caché ne cesse pas pour autant d'être présent et de révéler sa présence à ceux qui l'accueillent dans la foi jusqu'au jour où, portant l'univers à son état de perfection, il se révélera aux hommes dans la pleine lumière, leur montrant *sa face* (Ap 22,4) ; « il aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple et lui, Dieu avec eux, sera leur Dieu » (Ap 21,3). Mais en attendant, il nous est donné de faire l'expérience de sa présence pour nous faire désirer le Jour où nous pourrons enfin en jouir pleinement :

L'Esprit et l'Épouse disent : « Viens ! » Que celui qui entend dise : « Viens ! » Et que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie, gratuitement. (Ap 22,17)

D'un bout à l'autre de la Bible, Dieu nous est présenté comme quelqu'un offrant à l'homme la possibilité de faire l'expérience de sa présence. Ce n'est pas un hasard si l'auteur de l'Apocalypse, s'adressant à l'Église de Laodicée dont la majorité des membres sont devenus tièdes (Ap 3,15-16), leur rappelle l'invitation toujours valable de Jésus, pour raviver la flamme de leur foi :

« Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap 3,20).

Cette foi expérience de la Présence rend particulièrement apte à affronter les embûches, les obstacles et les multiples difficultés de la vie, surtout dans les époques troublées de l'histoire.

Faire l'expérience de la Présence aujourd'hui

Dieu ne change pas. Aussi sommes-nous appelés nous aussi à faire l'expérience de sa Présence. Mais quelles sont les voies particulières qui s'offrent à nous aujourd'hui ?

Tout d'abord, fréquenter la Bible. Dieu y est tellement présent que c'est un peu le fréquenter lui-même. Je dirais que nous pouvons nous y familiariser avec les mœurs divines. Nous y découvrirons, notamment, que c'est Lui qui prend l'initiative en choisissant le temps et le lieu de ses interventions, comme dans l'épisode du Buisson pour Moïse. Pour Paul, ce sera sur le chemin de Damas. Nous constaterons qu'il choisit habituellement ce qui est faible et ordinaire pour faire de l'extraordinaire : pensons aux apôtres que Jésus a choisis. Nous verrons qu'il est souvent déconcertant pour ses interlocuteurs, comme lorsqu'il refuse que David Lui construise un temple ou lorsqu'il annonce par la voix des prophètes Osée et Amos qu'il rejette le culte qu'on lui rend, qu'il renversera les autels et qu'il ira jusqu'à démolir les temples de Guilgal et de Béthel. Lire régulièrement les Écritures permet de progresser dans la connaissance de Dieu un peu comme nous le faisons en fréquentant une personne. Ce faisant, nous pourrons plus facilement le reconnaître dans notre vie et dans la vie des personnes que nous côtoyons.

Nouvelle compréhension de la présence de Dieu aujourd'hui.

Cependant nous devons comprendre que les écrivains de la Bible n'avaient pas de connaissances scientifiques et ignoraient les causes secondes. Pour eux tout ce que l'homme ne

peut pas faire était l'œuvre de l'action de Dieu comme faire pleuvoir ou neiger. Aussi ils interprétaient bien des événements comme le résultat de l'action divine : des victoires militaires ou encore des défaites, conséquences à leurs yeux de leur infidélité à l'Alliance.

Après tous les génocides survenus au cours du dernier siècle nous devons revoir notre conception de l'intervention de Dieu. Nous comprenons aujourd'hui que Dieu, pour respecter notre liberté et les responsabilités qu'il nous a confiées agit plutôt par inspiration, suscitant l'action de personnes pour l'édification d'une société plus humaine. Il ne vient pas réparer les pots cassés au fur et à mesure que nous les cassons. Tout être humain, quel que soit son niveau de pouvoir social ou politique, doit faire un choix radical.

Je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction.
Choisis donc la vie, pour que toi et ta postérité vous viviez, aimant le Seigneur ton Dieu, écoutant sa voix, t'attachant à lui ; car là est ta vie... (Dt 30,19-20)

Adolf Hitler a choisi la mort ! Ce choix l'a entraîné dans une spirale de violences inspirées par la haine. Pourquoi Dieu n'est-il pas intervenu pour paralyser Hitler et l'empêcher d'enclencher les guerres et les massacres qu'il a commis ? Parce que Dieu respecte l'autonomie et la liberté des humains. Avec les conséquences. Dieu libérateur et sauveur prend un autre chemin d'intervention. Au terme, il ressuscite. Mais il ne reste pas indifférent aux horreurs que la méchanceté invente encore aujourd'hui contre des millions d'êtres humains.

Dieu met au cœur de ceux et celles qui choisissent la vie un goût irrépressible de justice, de respect des droits fondamentaux, de vérité, de paix et d'amour. Des hommes et des femmes luttent contre la haine, contre les politiques et les systèmes injustes. Ils interviennent, parfois au risque de leur

vie ou de leur liberté, pour contrer la violence, secourir et délivrer les victimes. Au temps de Hitler, un chrétien s'est particulièrement illustré. Dès 1934, Dietrich Bonhoeffer lutte de toutes ses forces intellectuelles et spirituelles pour dénoncer et combattre le nazisme. Il a compris que son combat était celui de Dieu, la manière du Dieu et Père de Jésus-Christ pour délivrer le monde de la haine et de la guerre. Dieu inspire, mais respecte l'autonomie des personnes qui doivent constamment évaluer les moyens à prendre et faire des choix. L'aggravation de la situation l'a convaincu qu'il était de son devoir de participer à un complot pour assassiner Hitler. La tentative ayant échoué il fut emprisonné et exécuté. Comme Jésus il a donné son corps et son sang pour délivrer même les nazis, Hitler compris, du mal dont ils s'étaient rendus esclaves. Son amour de chrétien lui faisait aimer les victimes, mais aussi les bourreaux, des pécheurs, appelés à se comporter eux aussi comme des fils et des filles de Dieu déjà en ce monde.

C'est ce qu'Etty Hillesum, cette grande mystique du XX^e siècle avait aussi compris. Alors même qu'elle vivait l'horreur dans un camp de concentration nazi, elle n'a jamais cessé d'aimer et de choisir la vie. Elle a gardé sa foi en l'être humain malgré son expérience de victime des horreurs inspirées par la haine. Elle s'adressait à Dieu en lui disant :

Je vais t'aider, mon dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peut nous aider, mais nous qui pouvons t'aider – et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres. Oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement

indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes, un jour. Il m'apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous¹.

Et ailleurs en parlant du caractère terrible de la vie de son époque elle écrira :

Si elle est devenue ce qu'elle est, ce n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre. Nous avons reçu en partage toutes les possibilités d'épanouissement, mais n'avons pas encore appris à exploiter ces possibilités².

Présence de Dieu dans les exclus.

Nous pouvons aussi fréquenter les exclus, les marginaux, les petits avec lesquels Jésus s'est identifié de façon toute particulière. Mettons-nous à leur écoute, et peut-être découvrirons-nous en eux ce quelque chose de surprenant qui peut nous faire pressentir la présence de Quelqu'un d'autre. Jésus disait aux scribes, les théologiens de son temps, et aux pharisiens : « Les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu » (Mt 21,31). Pour affirmer cela, il fallait qu'il ait vu chez ces personnes quelque chose que les autres ne voyaient pas. Si Jésus n'avait pas fréquenté de marginaux ni de prostituées, il n'aurait jamais dit une phrase semblable ; par ailleurs, il est très difficile de croire à cette parole et d'en comprendre le sens profond si nous-mêmes

-
1. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Éditions du Seuil, collection Points, # P59, p.175-176.
 2. Idem, p. 166

n'avons jamais fréquenté de marginaux. Mystère que ce pécheur, ce publicain, qui trouve au Temple l'attitude et les mots d'une prière toute simple qui le rend juste aux yeux de Dieu, ajusté à Dieu (Lc 18,13). Dieu se fait proche de ceux qui souffrent de quelque façon que ce soit, et s'approcher de ces personnes, c'est s'approcher de Dieu et marcher sur des chemins où il y a plus de chance que la Rencontre se produise.

Fréquenter les grands croyants.

Finalement, nous pouvons fréquenter les croyants éminents, ceux et celles dont la vie a été radicalement changée par leur foi : l'abbé Pierre, Mère Teresa, Jean Vanier, Charles de Foucauld, François d'Assise et bien d'autres. Écoutons-les : ils ont des choses étonnantes à nous dire sur Dieu.

La rencontre de deux libertés.

N'oublions jamais que Dieu garde l'initiative de cette Rencontre. C'est lui qui choisit le lieu et le temps. Il ne faut pas s'attendre à de l'extraordinaire, à du sensationnel, à des signes éclatants. C'est plus souvent dans le silence, à l'intérieur et au plus profond de nous, qu'Il fera sentir sa Présence, pourvu que nous fassions cesser tous les bruits qui nous empêchent de l'entendre frapper à notre porte. Car Dieu ne s'impose pas. Toujours Il nous apparaîtra déconcertant, surprenant, différent de ce à quoi nous nous attendons parce qu'il est le Tout-Autre. Toujours, il sera aussi celui qui intervient en notre faveur et en faveur de toute l'humanité, se présentant comme le seul pouvant répondre aux attentes de notre désir profond, nous

attirant vers un dépassement de nous-même qui est en même temps une libération. Il faut le dire encore une fois, cela n'arrivera pas de la façon que nous, nous le souhaiterions.

Le Dieu vivant n'est pas une puissance hostile aux hommes, mais Quelqu'un dont la puissance est au service d'un amour fou pour l'humanité. Sa gloire est la grandeur de l'homme, comme la grandeur d'une œuvre est la gloire d'un artiste. Sa Présence n'écrase pas l'homme, mais se fait plutôt discrète pour que nous prenions toute la place qu'il souhaite pour nous dans son projet : dans son amour, il nous a tous prédestinés à être non pas des esclaves ni des serviteurs, mais des amis (Jn 15,15), des interlocuteurs libres et responsables, des collaborateurs de l'œuvre grandiose qu'il a conçue à notre seul bénéfice. Il est celui qui marche avec nous sans se substituer à nous ni prendre notre place.

Le prophète Michée, au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, écrivait :

On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que Yahvé réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté et de marcher humblement avec ton Dieu. (Mi 6,8)

Nul doute que ceux qui empruntent ce chemin ont plus de chance de rencontrer Dieu. Mais il faut être patient et ne point se surprendre si nous avons plutôt l'impression de l'absence de Dieu, car il demeure un Dieu caché, dont les desseins sont insondables. À l'un il donne d'expérimenter davantage sa Présence, à l'autre moins, selon ce qui lui plaît.

Quand les auteurs spirituels et les mystiques nous parlent de Dieu, ils le font comme de Quelqu'un qu'ils connaissent d'expérience, qu'ils ont rencontré, avec lequel ils conversent. Et ils essaient, du mieux qu'ils peuvent, de nous faire partager cette expérience. Le père Peyriguère, disciple de Charles de Foucauld, a écrit :

Toucher cette chair d'enfant pauvre et la gâter, c'est toucher la chair du Christ et la gâter... Que c'est beau un enfant, Jésus a été comme cela... Je n'ai pas arrêté de faire de la contemplation, c'est une grâce d'état. La contemplation ? C'est l'expérience de la présence. Ici, en soignant ces enfants, je Le vois, je Le touche, j'ai l'impression presque physique de toucher le corps du Christ. C'est une grâce extraordinaire¹.

Quelle belle définition de la contemplation : l'expérience de la Présence ! C'est tout simplement voir, dans la foi et par la foi, ce que les autres ne voient pas. Ce n'est pas une question de manifestation sensible, mais bien plutôt une question de foi. Il n'est pas inutile de rappeler ce que Jean de la Croix écrivait en commentant lui-même le premier vers de son *Cantique spirituel* :

... quelques grandes communications et présences, quelques hautes et sublimes connaissances de Dieu qu'une âme puisse avoir en cette vie, cela n'est pas essentiellement Dieu et n'approche en rien de lui, parce que, malgré cela, il demeure véritablement *caché* à l'âme, et toujours il est convenable à celle-ci de le tenir pour *caché* par-dessus toutes ces grandeurs et de le chercher caché, disant : *Où T'es-Tu caché, Ami ?* Car ni la haute communication et présence sensible ne témoigne davantage sa présence, ni l'aridité et le défaut de tout cela en l'âme n'est un moindre indice d'elle².

Se méfier de nos idées préconçues.

Quand Dieu est venu en Jésus, la plupart de ses contemporains ne l'ont pas vu parce qu'ils s'étaient déjà fait une idée

-
1. Cité dans G. Gorée, G. Chauvel, *D'autres récolteront... Foucauld, Peyri-guère, moines missionnaires*, Tours, Marne, 1965, p. 196.
 2. Jean de la Croix, *Œuvres complètes*, 4e édition, Desclée de Brouwer, Paris, 1967, p. 537-538.

de ce que devait être le messie. Ils avaient oublié que Dieu ne pouvait être réduit à ce que nous en concevons. Quelques-uns l'ont entrevu dans son effacement, avec les yeux de la foi. À partir de ces petites choses surprenantes, étonnantes, déconcertantes qu'il y avait en Jésus, ils ont deviné Dieu. Il en est encore ainsi pour nous. Car notre Dieu a nom *Yahvé, Celui qui est présent, agissant et intervenant en notre faveur*; mais il demeure un Dieu caché, humble, qui n'aime pas le sensationnel. Seule la foi, peu à peu, nous conduit à reconnaître sa présence dans notre vie. Dans nos activités pastorales, nous nous dispersons trop souvent dans le *faire* et nous oublions que nous sommes d'abord appelés à *être*, aujourd'hui, ceux qui font l'expérience de la présence de Dieu dans leur vie afin que, par nous, Dieu continue à offrir le don de sa présence aux hommes et aux femmes qui cherchent le sens de leur vie. Absorbés par les multiples occupations du quotidien, nous ne l'entendons pas frapper à notre porte. Il est tout près et nous le cherchons au loin. Il est dans l'ordinaire et nous le cherchons dans l'extraordinaire.

La dimension sacramentelle de la foi chrétienne

Les sacrements occupent une place importante dans la foi chrétienne, et particulièrement dans l'Église catholique. Quand on parle de pratiquants, tout le monde comprend que l'on fait référence à la participation aux célébrations sacramentelles, notamment à l'eucharistie, même si la pratique chrétienne englobe une réalité beaucoup plus vaste que les sept sacrements : pensons simplement à l'amour du prochain, sur lequel Jésus a tellement insisté. Dans mon enfance, manquer à la messe du dimanche faisait partie de la liste des péchés mortels dont un seul était suffisant pour nous envoyer en Enfer pour l'éternité.

En quelques décennies, l'Église catholique au Québec a vu passer le nombre de ses pratiquants de plus de 85 % de la population à environ 5 %. Ceux qui identifient pratique sacramentelle et pratique chrétienne ou foi chrétienne voient là un abandon de la religion ou un rejet de la foi. Et pourtant, quand nous nous mettons à l'écoute de ceux qui ne viennent qu'occasionnellement ou plus du tout à nos célébrations, nous sommes forcés de constater que, pour un bon nombre, il ne s'agit pas d'un rejet de la foi chrétienne.

Les raisons de ce changement sont multiples et variées. Il est clair que la peur de l'Enfer n'agit plus comme dans le passé : son utilisation abusive a produit d'elle-même sa perte de crédibilité. Son caractère peu évangélique nous empêche de le déplorer. Mais il y a aussi une perte du sens des célébrations. Il fut un temps où l'assistance régulière à la messe

du dimanche constituait la pierre angulaire de la pratique religieuse. On voyait mal comment Dieu pourrait refuser le paradis à celui ou à celle qui aurait été fidèle à cette pratique tout au long de sa vie. Il y avait bien quelques autres péchés importants, notamment d'ordre sexuel, à éviter et quelques autres rites à accomplir, comme faire ses Pâques, mais pour l'essentiel, il y avait cette perception qu'un certain nombre de pratiques, souvent reliées aux sept sacrements, suffisaient pour mériter le ciel. C'était le domaine de la religion, et tout le reste, considéré comme profane, avait beaucoup moins d'importance : le monde du travail, des affaires, de la politique, etc. La religion, ça se passait le dimanche matin ; du lundi au samedi, la vie suivait d'autres règles, et l'on y tolérait mal l'intrusion de la religion. Aujourd'hui, puisque cette façon de voir les choses n'a plus cours, à quoi peut être utile la participation aux sacrements ?

La réalité sacramentelle

Des personnes d'abord

Essentiellement, un sacrement, c'est ce qui rend visible une réalité invisible. On peut dire qu'il n'y a qu'un seul sacrement : le Christ. En effet, toute la vie de Jésus, son enseignement, ses paroles et ses gestes visaient à rendre visible, pour ceux qui le côtoyaient, une réalité invisible, à savoir la divinité. Dans l'évangile de saint Jean, Jésus dit :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père : ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. » (Jn 5,19-20)

Et un peu plus loin :

« Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon ce que j'entends ; et mon jugement est juste, car ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jn 5,30)

Dans l'évangile de Jean, Jésus ne cesse de répéter que sa doctrine n'est pas de lui, que ce qu'il dit et fait dépend entièrement du Père, de qui il est l'envoyé. (Jn 7,16.18.28-29 ; 8,28.38 ; 10,18.30.36-38 ; 12,44-45.49-50 ; 14,31).

Et que nous a-t-il révélé de Dieu ? Principalement que Dieu est Père et qu'il aime tous les humains sans exception avec une incroyable tendresse, et tout spécialement les exclus, fussent-ils mis de côté par les tenants de la religion¹. C'est pourquoi Jésus se situe au-delà de la morale. On en a une illustration dans l'épisode de la femme adultère. Jésus sauve cette femme de l'application de la Loi de Moïse parce qu'il l'aime du même amour infini que son Père a pour elle, un amour qui consiste à vouloir que cette femme atteigne la plénitude du bonheur. Et Jésus sait que ce n'est pas en rappelant sans cesse les lois qu'on réussit à faire cela. Cet amour concret de Dieu pour les humains, Jésus en soulignera toute l'importance en allant jusqu'à outrepasser l'observance de la Loi de Moïse telle que l'interprétaient les scribes et les pharisiens, quitte à les scandaliser. Jésus maintiendra cette façon de faire même lorsqu'il sera devenu évident qu'elle lui vaudra la mort :

Or, il enseignait dans une synagogue le jour du sabbat. Et voici qu'il y avait là une femme ayant depuis dix-huit ans un esprit qui la rendait infirme ; elle était toute courbée et ne pouvait absolument pas se redresser. La voyant, Jésus l'interpella et lui dit :

1. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'option préférentielle pour les pauvres que l'Église trouve dans les évangiles et qu'elle fait sienne par fidélité à Jésus.

« Femme, te voilà délivrée de ton infirmité » ; puis il lui imposa les mains. Et, à l'instant même, elle se redressa, et elle glorifiait Dieu.

Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus eût fait une guérison le sabbat, prit la parole et dit à la foule :

« Il y a six jours pendant lesquels on doit travailler ; venez donc ces jours-là vous faire guérir, et non le jour du sabbat ! » Mais le Seigneur lui répondit : « Hypocrites ! chacun de vous, le sabbat, ne délie-t-il pas de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire ? Et cette fille d'Abraham, que Satan a liée voici dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délier de ce lien le jour du sabbat ! » Comme il disait cela, tous ses adversaires étaient remplis de confusion, tandis que toute la foule était dans la joie de toutes les choses magnifiques qui arrivaient par lui (Lc 13,10-17).

Si nous nous plaçons du point de vue du chef de la synagogue, nous pouvons penser que Jésus aurait pu éviter de scandaliser les scribes et les pharisiens et peut-être même éviter toute la persécution dont il a été l'objet en attendant au lendemain pour guérir cette femme. Qu'est-ce qu'une journée de plus quand on endure une situation depuis dix-huit ans ? N'est-il pas évident que cette femme aurait été très satisfaite d'être guérie le lendemain ? Jésus savait fort bien quelle réaction allait entraîner cette guérison. N'a-t-il pas recherché la confrontation avec les autorités religieuses de son temps en agissant de la sorte ? Non pas. Mais Jésus sait que sa mission est de révéler qui est Dieu. En n'attendant pas au lendemain pour guérir cette femme, il veut révéler à ses contemporains que Dieu est d'abord et avant tout un père qui aime les humains d'un amour incroyable. Les conséquences mortelles de ce choix nous révèlent toute l'importance que Jésus attachait à cette mission.

Ce n'est pas sans raison que Luc place cette guérison après l'épisode du figuier stérile :

Il disait encore la parabole que voici : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint y chercher des fruits et n'en trouva pas.

Il dit alors au vigneron : «Voilà trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le ; pourquoi donc use-t-il la terre pour rien ? » L'autre lui répondit : « Maître, laisse-le cette année encore, le temps que je creuse tout autour et que je mette du fumier. Peut-être donnera-t-il des fruits à l'avenir... Sinon, tu le couperas. » (Lc 13,6-9).

Or, le figuier est le symbole d'Israël (Jr 24,1-10), et plusieurs exégètes voient dans les trois ans une allusion à la durée de la vie publique de Jésus. Cette parabole signifie donc clairement qu'Israël n'a pas produit les fruits que Dieu en attendait. Jésus vient, issu du peuple d'Israël, pour réaliser la vraie mission de son peuple : révéler que Dieu est d'abord et avant tout un père.

Un jour, les pharisiens, à force de l'entendre parler sans cesse de son Père, lui demandèrent :

« Où est ton Père ? » Jésus répondit : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père » (Jn 8,19).

C'est la même réponse qu'il donnera à Philippe :

Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. » – « Voilà si longtemps que je suis avec vous, lui dit Jésus, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : le Père qui demeure en moi accomplit les œuvres » (Jn 14,8-10).

Dire que Dieu nous aime comme un père, cela équivaut à dire aussi qu'il nous aime comme une mère, comme des parents dignes de ce nom aiment leurs enfants. Les conséquences sont importantes. Qui ne connaît pas une famille où l'un des enfants est soit handicapé, soit de santé plus fragile, soit plus démunie que ses frères et sœurs pour réussir à se tailler une place dans la société ? Comment les parents

réagissent-ils alors? Spontanément, ils accorderont plus d'attention à cet enfant, multipliant les gestes de soutien et déployant toute l'imagination possible pour lui faciliter la vie. Que ne feraient-ils pas pour que leur enfant réussisse aussi bien que les autres! Jésus est venu nous dire que c'est de cette façon que Dieu aime.

Continuons d'observer les caractéristiques de l'amour parental, car c'est la réalité humaine qui peut le mieux nous instruire sur l'amour que Dieu nous porte.

L'amour des parents précède l'existence des enfants, car ces derniers sont aimés de leurs parents dès avant leur conception et leur naissance. Par la suite, tout au long de l'enfance et de l'adolescence, jusqu'à la pleine maturité de l'adulte, c'est encore l'amour des parents qui permet aux enfants de survivre et aussi de croître et d'atteindre la plus grande perfection possible. Certes, chacun d'entre nous a fait des choix et a fourni des efforts considérables pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que notre contribution survient progressivement dans le prolongement d'un amour qui nous a déjà façonnés. De la même façon, chacun de nous peut se considérer voulu par Dieu par amour. Saint Paul écrit aux Éphésiens :

Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux Cieux, dans le Christ.

C'est ainsi qu'il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour... (Ép 1,3-4)

L'amour de Dieu me précède. Jésus me révèle que Dieu n'exige pas d'abord que j'observe tous ses commandements et que je lui sois soumis pour m'aimer. Bien au contraire, c'est l'amour de Dieu qui fait que je suis bon et que je peux

devenir encore meilleur et croître vers la plénitude de la vie. Jésus n'a pas exigé que Zachée se convertisse avant d'aller manger chez lui. C'est ce que saint Paul a très bien compris lorsqu'il écrit :

C'est en effet alors que nous étions sans force, c'est alors, au temps fixé, que le Christ est mort pour des impies ; – à peine voudrait-on mourir pour un homme juste ; pour un homme de bien, oui, peut-être osera-t-on mourir ; – mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous. (Rm 5,6-8)

Alors que nous n'étions pas aimables, Dieu nous a aimés, et c'est son amour qui nous rend aimables.

Typique aussi la réaction des parents envers les enfants qui ne respectent pas les normes de conduite qu'ils préconisent. Pensons aux parents qui s'efforcent de dissuader leur adolescente d'avoir des relations sexuelles précoces pour éviter de se retrouver enceinte. Que ne disent-ils pas pour la convaincre ! Mais le cas échéant, le discours change peu à peu et personne n'est surpris de découvrir bientôt que ces parents finissent par prendre le bébé en charge. Avec nos principes moraux, nous sommes portés à juger les autres sévèrement. Mais quelqu'un des nôtres enfreint-il l'un de ces principes, il n'en va plus de même : l'amour prend le dessus et nous trouvons toutes sortes de justifications, nous faisons preuve d'indulgence, nous trouvons des excuses... L'amour des parents est inconditionnel. Tous, nous approuvons les parents qui continuent d'aimer leurs enfants quels que soient leurs choix de vie et en dépit de toutes leurs erreurs.

Ce que Jésus est venu nous révéler par toute sa vie, c'est que l'amour de Dieu est ainsi. Je suis aimé inconditionnellement par Lui, quels que soient mes erreurs, mes défauts ou mes faiblesses, et Il continuera de m'aimer quoi que je fasse,

car Il ne peut se renier lui-même. Il ne peut cesser de vouloir le plus grand bonheur pour moi et Il est sans cesse à mes côtés pour m'accompagner sur les chemins que je choisis jusqu'à ce que je découvre que Lui seul est en mesure de combler la soif infinie qu'Il a mise en moi.

Relisons les évangiles dans cette perspective et beaucoup de passages s'éclaireront : l'attitude de Jésus envers les pécheurs et les marginaux de toutes sortes, ses prises de position sur l'observance du sabbat, ses critiques des autorités religieuses et bien d'autres. Quand nous disons que Jésus est le sacrement de Dieu, c'est tout cela que nous voulons dire : il a rendu visible par toute sa vie ce qui était invisible pour nous, à savoir que Dieu nous aime à la manière des parents. Si nous avons besoin d'être aimés ainsi par nos parents pour grandir, encore bien plus avons-nous besoin d'être aimés par un tel Dieu pour atteindre la plénitude du bonheur.

Jésus se présente donc comme le sacrement de Dieu : par lui, le Père se rend visible. Paul dira qu'« il est l'image du Dieu invisible » (Col 1,15). La volonté de Dieu, c'est de se manifester à toute l'humanité, à toutes les époques. Ce sera donc la vocation des disciples de poursuivre la mission de révéler la tendresse amoureuse de Dieu. Chaque personne qui croit en Jésus doit se savoir appelée à être le sacrement de Dieu, c'est-à-dire à vivre de telle sorte que ses paroles, ses gestes et toute sa vie concourent le plus possible à rendre visible cet amour inouï du Père pour chaque humain et tout spécialement pour tous les rejetés et les exclus. Nous sommes appelés à être d'autres christes, à aimer d'un amour inconditionnel, d'un amour qui aide à grandir et qui rend aimable. Voilà pourquoi l'amour chrétien s'étend jusqu'à l'amour des ennemis. Nous pourrions dire aussi que nous avons la possibilité de prêter à Dieu nos mains, nos bras, notre voix,

notre intelligence, notre imagination, notre être au complet pour lui permettre d'aimer concrètement les personnes que nous rencontrons sur notre route ou, mieux encore, dont nous choisissons de nous faire proches (Lc 10,25-37) : pour leur adresser une parole d'encouragement, leur rendre de petits services, les visiter, essayer de les comprendre et les aider à résoudre les problèmes qui les écrasent. Bref, faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que la vie et le bonheur s'épanouissent autour de nous. Jésus est « venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante » (Jn 10,10). Ainsi devrait-il en être pour tout disciple.

Voilà bien une tâche surhumaine, extrêmement exigeante! Cela ne peut se faire que si nous sommes en relation intime avec Jésus. C'est lui seul qui peut nous donner d'aimer ainsi. Voilà pourquoi le discours d'adieu de Jésus que nous rapporte Jean (Jn 13,31-17,26) insiste beaucoup sur l'importance de rester en communion avec lui. Jean utilise l'image de la vigne, symbole d'Israël, dont les rameaux ne peuvent porter de fruits s'ils sont séparés du cep. Le nouveau peuple d'Israël, dont la mission est de révéler le vrai visage de Dieu au monde, sera constitué des disciples de Jésus :

«Je suis la vigne véritable...

Demeurez en moi, comme moi en vous.

De même que le sarment ne peut de lui-même porter du fruit

s'il ne demeure pas sur la vigne,

ainsi vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi...

Car hors de moi vous ne pouvez rien faire». (Jn 15,1.4.5)

C'est aussi dans ce discours que Jésus résumera tout son enseignement dans le commandement de l'amour mutuel comme lui nous a aimés. Notre vocation de révéler le Père ne se réalise pleinement que par la communauté de vie des

croyants, où fleurira l'amour, mais pas n'importe lequel : un amour semblable à celui de Jésus.

« Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13,34-35).

Les sept sacrements : des moyens

Les sept sacrements n'ont de sens que dans la mesure où je suis conscient de la grandeur de ma destinée et de mon impuissance à la réaliser seul. Ils sont les moyens qui me sont donnés pour rester en contact avec Jésus et par lesquels l'Église me signifie que Jésus m'incorpore à son Corps mystique afin que je continue sa mission de révéler l'amour parental de Dieu pour tout humain.

Ce qui faisait de Jésus le sacrement de son Père, c'était la plénitude de l'Esprit qu'il avait en lui. De même pour nous : si l'esprit de Jésus habite en nous, nous serons aptes à rendre visible l'amour de Dieu pour ceux qui nous entourent. Tous les sacrements ne visent qu'une chose : nous communiquer l'Esprit et le faire croître en nous pour que nous soyons transformés en Jésus. Jusqu'à ce que nous puissions dire avec Saint Paul :

Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (Ga 2,20).

Essayons de situer chaque sacrement dans la perspective que nous avons développée depuis le début de ce chapitre.

Le baptême et la confirmation, qui au tout début de la vie de l'Église ne formaient pratiquement qu'un seul sacrement, nous communiquent l'Esprit et nous font devenir membres du Corps mystique de Jésus ; de ce fait, ils nous

font entrer dans l'Église. Les Écritures nous révèlent qu'après sa résurrection Jésus a répandu l'Esprit sur ceux qui ont cru en lui, leur confiant la mission de faire des disciples en baptisant (Mt 28,19-20). Quand, dans l'Église primitive, jusqu'à Théodose 1^{er} en 380, le baptême était conféré à des adultes après qu'ils eurent été instruits de la foi chrétienne dans le catéchuménat, il était évident que ceux qui acceptaient le baptême prenaient un engagement à vivre en disciples de Jésus. Quand on est passé au baptême de tout jeunes enfants, d'autres ont pris cet engagement à leur place. Le sacrement de confirmation, reporté à l'adolescence, permet aux jeunes croyants d'exprimer personnellement leur choix d'être chrétiens. L'évêque ou son délégué leur signifie que Jésus lui-même vient les raffermir dans son Esprit pour leur permettre de mieux rendre compte de leur foi et de vaincre les difficultés qu'ils sont susceptibles de rencontrer sur leur chemin.

Nouvelle compréhension du baptême.

Quand j'étais jeune on nous disait que le baptême nous faisait enfant de Dieu. Mais aujourd'hui il est de plus en plus difficile de penser que seuls les baptisés sont enfants de Dieu. Dieu a sûrement voulu dans l'existence tous les humains qui se sont succédé sur la terre et les considère comme ses enfants. Il faut donc plutôt concevoir le baptême comme le signe que le demandeur prend conscience d'être un enfant de Dieu et choisit publiquement de vivre en enfant de Dieu ; il reçoit l'Esprit pour avoir la force de vivre comme disciple de Jésus de Nazareth. Cela correspond d'ailleurs à la pratique des premiers siècles où le baptême présupposait une conversion, l'abandon des pratiques de l'ancienne religion du converti et

l'adhésion à la façon de vivre proposée par Jésus, avec des conséquences importantes sur le plan social pouvant aller jusqu'au rejet et à la persécution. Les chrétiens se disaient adeptes de la Voie, car ils avaient choisi de suivre Jésus. Il est illusoire de penser que le simple fait d'être baptisé fait de nous aujourd'hui un disciple de Jésus. Cela contribue à préciser notre identité, sans plus : je me dis catholique ou protestant selon la communauté dans laquelle j'ai été baptisé, ce qui me différencie des musulmans, des hindouistes, des juifs ou de tout membre d'une autre religion.

Il nous faut donc initier une démarche personnelle d'appropriation de la proposition chrétienne et décider si, oui ou non, nous voulons suivre Jésus et devenir son disciple. L'initiation aux sacrements peut constituer un début, mais il est loin d'être certain que ce soit suffisant. C'est l'œuvre de toute une vie, car nous n'avons jamais fini d'approfondir ce qu'implique le choix d'être disciple de Jésus. Et idéalement cela se poursuit avec d'autres, qui ayant fait le même choix, se savent membres d'une communauté chrétienne.

L'eucharistie, une place à part parmi les sacrements

L'eucharistie illustre le mieux ce qu'est un sacrement : un moyen de faire passer la vie de Jésus dans ses disciples pour leur permettre de continuer sa mission. Par la liturgie de la Parole d'abord, les croyants peuvent grandir dans la connaissance de la personne de Jésus. L'homélie permet d'approfondir les textes et de les actualiser. L'eucharistie proprement dite, qui signifie action de grâce, permet aux participants d'exprimer leur reconnaissance pour tous les dons reçus par

l'entremise du Christ. Et finalement, la communion au corps et au sang du Christ leur donne la nourriture nécessaire pour avoir la force de vivre leur vie nouvelle.

Le mariage, l'extrême-onction et le sacrement de la réconciliation

Le mariage nous met en relation avec le Christ dans cette dimension de la vie humaine qu'est l'amour entre deux personnes qui se sont choisies pour compagnon et compagne de vie. Puisque notre vocation a pour but de manifester l'amour de Dieu pour l'humanité, il est tout à fait normal que la dimension amoureuse de la vie humaine y joue un rôle privilégié. À condition toutefois que cet amour ne soit pas vécu n'importe comment. Cet amour devient sacrement s'il est vécu comme le signe de l'amour du Christ pour son Corps mystique qu'est la communauté de ses disciples : il est allé jusqu'à donner sa vie pour son Église.

Le sacrement des malades, qu'on appelait autrefois l'extrême-onction, souligne l'importance d'être en relation avec Jésus au moment où notre corps est atteint d'une maladie ou d'une faiblesse assez grave pour laisser présager une mort possible. Affronter la mort est sûrement l'une des tâches humaines parmi les plus difficiles, même pour un croyant. Il est donc normal qu'un chrétien fasse appel à Jésus afin de lui demander la force nécessaire pour vivre cette dernière étape de sa vie terrestre. Mais aussi pour la vivre comme quelqu'un qui sait, dans sa foi, que la mort n'est pas la fin de tout, car pour lui la mort est plutôt une deuxième naissance qui le fait accéder à un mode de vie supérieure auquel son Père le destinait depuis le début.

Comme il est immanquable que nous fassions preuve d'infidélités devant une vocation aussi noble, le sacrement de la réconciliation nous permet de nous tourner vers le Christ dans nos moments de faiblesse afin qu'il nous aide à nous relever.

Le sacrement de l'ordre

Le visage que prendra la pratique chrétienne dans l'avenir sera marqué par la redécouverte du sacerdoce commun des fidèles et un recentrage du sacerdoce ministériel sur son rôle premier. Voilà pourquoi j'estime nécessaire de développer davantage ce qu'est le sacerdoce chrétien.

Que nous disent les écrits du Nouveau Testament sur le sacerdoce ?

Jésus, grand prêtre

L'auteur de l'épître aux Hébreux s'emploie longuement à comparer le nouveau grand-prêtre qu'est Jésus avec celui de l'Ancienne Alliance. Et qui dit sacerdoce, dit aussi culte. Et l'auteur de préciser :

N'ayant, en effet, que l'ombre des biens à venir, non la substance même des réalités, la Loi est absolument impuissante, avec ces sacrifices, toujours les mêmes, que l'on offre perpétuellement d'année en année, à rendre parfaits ceux qui s'approchent de Dieu. C'est pourquoi en entrant dans le monde, le Christ dit :

*Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation ;
mais tu m'as façonné un corps.
Tu n'as agréé ni holocaustes, ni sacrifices pour les péchés.*

*Alors j'ai dit: Voici, je viens,
car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre,
pour faire, ô Dieu, ta volonté.*

Il commence par dire: *Sacrifices, oblations, holocaustes, sacrifices pour les péchés, tu ne les as pas voulus ni agréés* – et cependant ils sont offerts d'après la Loi – *alors* il déclare: *Voici, je viens pour faire ta volonté*. Il abroge le premier régime pour fonder le second. Et c'est en vertu de cette *volonté* que nous sommes sanctifiés par *l'oblation* du *corps* de Jésus-Christ une fois pour toutes. (He 10,1,5-10.)

L'auteur met cette déclaration dans la bouche de Jésus *entrant dans le monde*. Une façon pour lui de résumer le programme de sa vie. Pour lui Jésus est le nouveau grand prêtre qui au lieu d'offrir à Dieu des animaux et de la nourriture (des libations), des objets extérieurs qui ne sont pas très engageants, offre sa propre personne pour faire la volonté de Dieu. C'est par toute sa vie, ses paroles et ses actes, que Jésus rend à Dieu le culte qui lui convient, *l'adoration en esprit et vérité*: faire sa volonté. Et, comme nous l'avons vu, cette volonté c'est que tous les humains atteignent la plénitude du bonheur.

Le sacerdoce commun des fidèles.

Ce sont tous les baptisés qui forment un peuple de prêtres à la façon de Jésus, c'est-à-dire en offrant leurs personnes pour faire la volonté de Dieu. En parlant de Jésus l'auteur de l'apocalypse affirme clairement qu'«il a fait de nous une Royauté de Prêtres, pour son Dieu et Père» (Ap 1,6). De même Paul dans son épître aux Romains parle d'«un culte spirituel qui consiste à offrir nos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu». (Rm 12,1)

Voilà pourquoi Pierre dans sa première épître dit à ceux qui se sont convertis et ont mis leur foi en Jésus :

Approchez-vous de lui, la pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie, précieuse auprès de Dieu. Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel, pour un sacerdoce saint, en vue d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ. (1P 2,4-5)

Le sacerdoce se définit essentiellement par la médiation. Le prêtre est médiateur entre Dieu et l'homme. Il accueille ce qu'il reçoit de Dieu et le prolonge vers ses frères humains ; d'autre part, partageant la condition humaine commune à tous, il présente à Dieu, les attentes, les désirs, les aspirations de tous ceux qui l'entourent. C'est en ce sens que tout baptisé, tout disciple de Jésus, est véritablement prêtre et appelé à exercer ce rôle de médiateur conjointement avec tous les autres croyants. Lors de la liturgie du baptême le célébrant dit au baptisé qu'il a été fait prêtre, prophète et roi.

Le sacerdoce ministériel

Le propre du sacerdoce ministériel est d'abord de convoquer l'assemblée des croyants et d'annoncer l'évangile. Jean Colson définit ainsi le sacerdoce ministériel :

Qu'est-ce à dire, tout cela ? Sinon que les prêtres ont pour fonction d'amener le Peuple de Dieu, après l'avoir convoqué et constitué par la prédication évangélique, à vivre en Peuple sacerdotal, enracinant son offrande spirituelle dans l'eucharistie et proclamant par toute sa conduite les hauts faits de Celui qui l'a appelé des ténèbres à son admirable lumière, selon l'enseignement de la 1^{ère} épître de Pierre ?¹

1. Jean Colson, *Prêtres et Peuple Sacerdotal*, p. 144

Et l'auteur fait remarquer ailleurs dans ce même livre que ce n'est qu'au concile de Trente, au XV^e siècle, que le sacerdoce ministériel a été défini principalement par le pouvoir de consacrer le pain et le vin, en réaction contre la réforme protestante. Jusque là la tradition attribuait comme première fonction au sacerdoce ministériel de proclamer l'évangile, de convoquer, rassembler et constituer les croyants en un Peuple sacerdotal :

La proclamation du Message par le prêtre diffère spécifiquement de celle qui est faite par un militant « laïc », en ceci que le « laïc » proclame bien, lui aussi, à sa manière, la Bonne Nouvelle en témoignant de sa foi, *mais d'une foi qu'il a reçue précisément dans l'Église apostolique, convoquée, constituée en Peuple sacerdotal par la prédication des ministres apostoliques, signes du Christ convocateur du Peuple sacerdotal.*¹

Et ailleurs :

Autrement dit, la fonction des prêtres est d'amener les membres du Peuple sacerdotal à s'offrir, dans toute leur vie, en offrande agréable à Dieu, bref à célébrer le culte en esprit et en vérité.²

Les prêtres rendent visible pour nous le fait que le Christ continue à nous aimer malgré nos moments de faiblesse ; c'est encore le Christ qui s'approche de nous, par l'entremise du prêtre, quand nous nous trouvons face à la mort, pour nous rappeler qu'il a vaincu la mort et que la volonté de Dieu, c'est que nous accédions à la plénitude de la vie, à une vie illimitée. Et dans le sacrement par excellence, l'eucharistie, le prêtre manifeste que c'est le Christ qui convoque ses disciples pour former une communauté et leur donner de quoi les sustenter dans leur vie nouvelle. Le rôle du prêtre est de rendre visible que c'est toujours le Christ qui prend l'initiative de m'aimer

1. Jean Colson, *Prêtres et Peuple Sacerdotal*, p. 135-136.

2. Jean Colson, *Prêtres et Peuple Sacerdotal*, p. 142.

et de me communiquer son esprit, qui est en même temps l'Esprit de Dieu.

Dieu respecte notre liberté

Mais aucun de ces sept sacrements ne peut avoir de sens s'il n'y a pas au préalable une décision, un choix de suivre Jésus ; un accueil du don gratuit de l'Esprit Saint qui nous conforme au Christ pour nous faire devenir, à sa suite, sacrement de Dieu. La réalité sacramentelle la plus importante réside dans des personnes : le Christ et les croyants qui répondent à l'appel et deviennent ses disciples. Les sept sacrements sont des moyens qui rendent visible la relation d'amour qui doit se développer entre les croyants et le Christ et qui, pour croître, a besoin d'être alimentée et de s'exprimer.

Le temple véritable

Il est surprenant de voir à quel point les gens sont attachés à leur église paroissiale, même s'ils ne viennent pas régulièrement aux célébrations du dimanche. Il s'agit le plus souvent de l'édifice le plus prestigieux de la paroisse, et il appartient à toute la population. Les paroissiens enracinés sur ce territoire conservent le souvenir que des membres de leur famille ont contribué à l'édification de ce temple, à son entretien annuel et à ses réparations majeures.

Des souvenirs d'enfance souvent émouvants y sont rattachés : première communion, confirmation, communion solennelle ainsi que de nombreuses célébrations eucharistiques qui, à l'époque, rassemblaient l'immense majorité de la population dans des gestes collectifs de foi souvent empreints d'émotion. C'était le lieu où les gens se rencontraient et développaient leur sentiment d'appartenance à une communauté dont les dimensions assez restreintes empêchaient ses membres de tomber dans l'anonymat. Dans l'organisation des activités de toutes sortes, les postes étaient accessibles à toute personne de bonne volonté, qui y trouvait reconnaissance en même temps que statut social. Les solidarités s'y concrétisaient assez facilement.

Plusieurs se sont mariés, ont fondé leur famille et élevé leurs enfants sur ce même territoire. Pour ceux-là, les souvenirs sont encore plus nombreux et plus intenses.

Ce sont tous ces souvenirs et toutes ces valeurs, dont les plus âgés gardent la mémoire avec nostalgie, qui rendent l'église si importante : elle en est devenue le symbole. Et il

nous semble certain que si elle venait à disparaître, c'est un trait définitif qu'on tirerait sur tout ce passé.

Tout cela est humain et bien compréhensible.

La menace de disparition de l'église se profile à l'horizon depuis de nombreuses années. Beaucoup y pensent, surtout ceux qui la fréquentent encore régulièrement, mais peu osent en parler ouvertement. La baisse de fréquentation des sacrements, les mouvements de population et les changements profonds qu'a connus notre société font qu'aujourd'hui de plus en plus de communautés chrétiennes n'ont plus les moyens d'entretenir un édifice dont les dimensions dépassent de beaucoup les besoins réels de la communauté. L'entretien se fait souvent au détriment du renouveau nécessaire de la communauté, parce qu'une trop grande part des ressources est monopolisée par le temple. À plus ou moins court terme, une décision déchirante s'imposera.

Mais la foi nous invite à jeter un regard différent, à nous élever à un autre niveau. Pour ce faire, nous allons ouvrir la Bible afin de voir ce qu'elle a à nous dire au sujet du temple. La situation tragique d'aujourd'hui nous fournit peut-être l'occasion d'y faire des découvertes aussi étonnantes que stimulantes et vivifiantes. Peut-être aussi prendrons-nous mieux conscience que Dieu est le Tout-Autre et que « ses pensées ne sont pas nos pensées et ses voies ne sont pas nos voies », comme Isaïe le fait dire à Dieu :

« Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées. » (Is 55,8-9)

La question du Temple lors du procès de Jésus

Afin d'éviter la destruction du Temple, les grands prêtres et les pharisiens décident de faire mourir Jésus :

« Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui. Alors les Romains interviendront ; ils détruiront notre lieu saint et notre nation. » (Jn 11,48)

Quand les membres du sanhédrin, décidés à faire mourir Jésus, cherchaient quelles accusations ils pourraient porter contre lui, ils retinrent cette déclaration qu'il aurait faite :

« Je puis détruire le sanctuaire de Dieu et le rebâtir en trois jours. » (Mt 26,61)

Qu'y avait-il dans l'enseignement de Jésus qui puisse prêter le flanc à une telle accusation ? De prime abord Jésus n'avait rien contre le Temple. En effet, dès après sa naissance, il a été présenté au Temple comme le voulait la Loi de Moïse. À douze ans, il se retrouve encore au Temple où il discute avec les docteurs de la Loi. Pendant sa vie publique, il y a enseigné très souvent parce que c'était là que les juifs se réunissaient. Il a aussi accepté de payer la taxe pour le Temple. (Mt 17,24-27)

De la Tente de la Rencontre au Temple de Salomon

Jésus était l'héritier d'une tradition religieuse où le temple n'était pas une valeur aussi incontestable qu'il pouvait l'être dans d'autres religions.

Depuis l'époque de Moïse, Dieu accompagnait son peuple pour le guider. Il habitait sous une tente : cette coutume avait pris naissance au moment où le peuple était nomade. La présence de Dieu se manifestait sous la forme d'une colonne de feu ou d'une nuée. L'arche d'alliance, qui contenait les tables de la Loi, en était aussi le signe.

Plusieurs siècles plus tard, alors que le peuple s'est sédentarisé, David constatera que Dieu demeure toujours sous la tente alors que lui-même est devenu roi et s'est fait construire une « maison de cèdre » (2 S 7,2). Il verra cette situation comme une inconvenance et formera le projet de construire une nouvelle demeure pour son Dieu, un véritable temple comme les autres nations en construisaient pour leurs dieux. Il en fera part au prophète Natân, qui acquiescera spontanément à cette idée. En effet, à l'époque, tout réussit à David, et, selon la mentalité du temps, ces succès démontrent de façon éclatante que Dieu est avec David. Pourtant, contre toute attente, Dieu rejette ce projet :

Mais cette même nuit, la parole de Yahvé fut adressée à Natân en ces termes : « Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle Yahvé. Est-ce toi qui me constriras une maison pour que j'y habite ? Je n'ai jamais habité de maison depuis le jour où j'ai fait monter d'Égypte les Israélites jusqu'aujourd'hui, mais j'étais en camp volant sous une tente et un abri. Pendant tout le temps où j'ai voyagé avec tous les Israélites, ai-je dit à un seul des juges d'Israël, que j'avais institués comme pasteurs de mon peuple Israël :

« Pourquoi ne me bâtissez-vous pas une maison de cèdre ? » Voici maintenant ce que tu diras à mon serviteur David : Ainsi parle Yahvé Sabaot. C'est moi qui t'ai pris au pâturage, derrière les brebis, pour être chef de mon peuple Israël. J'ai été avec toi partout où tu allais ; j'ai supprimé devant toi tous tes ennemis. Je te donnerai un grand nom comme le nom des plus grands de la terre. Je fixerai un lieu à mon peuple Israël, je l'y planterai, il demeurera en cette place, il ne sera plus ballotté et les méchants ne continueront

pas à l'opprimer comme auparavant, depuis le temps où j'instituais des juges sur mon peuple Israël ; je te débarrasserai de tous tes ennemis. Yahvé t'annonce qu'il te fera une maison. Et quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, je maintiendrai après toi le lignage issu de tes entrailles... Ta maison et ta royauté subsisteront à jamais devant moi, ton trône sera affermi à jamais » (2 S 7,4-12.16).

Paradoxalement, c'est dans le refus de Dieu de se laisser construire un temple et dans cette annonce que c'est plutôt Lui qui construira une maison à David (entendre « dynastie ») que David reconnaîtra la mystérieuse grandeur de Dieu, le Tout-Autre :

Alors le roi David entra et s'assit devant Yahvé, et il dit :

« Qui suis-je, Seigneur Yahvé, et quelle est ma maison, pour que tu m'aies mené jusque-là ? Mais cela est encore trop peu à tes yeux, Seigneur Yahvé, et tu étends aussi tes promesses à la maison de ton serviteur pour un lointain avenir. Voilà le destin de l'homme, Seigneur Yahvé. Que David pourrait-il te dire de plus, alors que tu as toi-même distingué ton serviteur, Seigneur Yahvé ! À cause de ta parole et selon ton cœur, tu as eu cette magnificence d'instruire ton serviteur. C'est pourquoi tu es grand, Seigneur Yahvé : il n'y a personne comme toi et il n'y a pas d'autre Dieu que toi seul, comme l'ont appris nos oreilles. » (2 S 7,18-22)

C'est Salomon qui construira le premier Temple de Jérusalem et qui y fera monter l'arche d'alliance et la Tente de la Rencontre. Et la nuée sera à nouveau le signe de la présence de Dieu dans son temple.

Lors de l'inauguration du Temple, Salomon dira dans une prière :

« Est-ce que vraiment Dieu pourrait habiter sur la terre ? Les cieux eux-mêmes et les cieux des cieux ne peuvent te contenir ! Combien moins cette Maison que j'ai bâtie ! » (1 R 8,27)

Il se montrera ainsi le digne porte-parole du peuple d'Israël par son sens élevé de la divinité. La vraie demeure de Dieu est le ciel, et le Temple est seulement le lieu où l'homme vient pour le rencontrer parce que Dieu s'y rend présent d'une façon tout à fait particulière. C'est pourquoi Salomon poursuit dans sa prière :

« Toi, écoute au lieu où tu habites, au ciel ; écoute et pardonne. »
(I R 8,30)

Et la même expression revient aux versets 32, 34, 36, 39, 43, 45, 49 et 50. Après quoi, le Seigneur apparut à Salomon pour lui dire qu'il acceptait le Temple et en prenait possession. De plus, Dieu renouvela pour Salomon la promesse qu'il avait faite à David de maintenir sa dynastie à la condition que lui et ses successeurs demeurent fidèles à l'alliance.

Néanmoins, David laissera, beaucoup plus que Salomon, le souvenir d'un véritable homme de Dieu. On se souviendra de la sagesse de Salomon, mais aussi des égarements où le conduiront les amours de ses concubines. Le fait d'avoir construit le Temple ne l'a pas empêché de devenir infidèle à Dieu et d'offrir lui-même un culte à toutes sortes d'autres dieux à la suite des étrangères qu'il avait prises pour concubines. Même si David a commis de graves péchés, il a réagi avec un sens plus juste de la divinité.

Les prophètes

Les prophètes vont adopter assez rapidement une attitude critique envers les sanctuaires, notamment celui de Jérusalem, et envers le culte qui y est rendu à Dieu.

Il y avait dans l'alliance conclue au Sinaï deux catégories

de préceptes : les uns visaient les relations que le peuple devait avoir avec Dieu, alors que les autres réglementaient les relations que les membres du peuple devaient avoir entre eux. Dans un cas, il s'agissait de culte ; dans l'autre, de justice. Or, l'histoire a montré qu'Israël a toujours eu tendance à négliger ses devoirs de justice et à compenser en multipliant les actes de culte, croyant ainsi faire plaisir à Dieu.

Dieu a toujours réagi contre cela en envoyant des prophètes qui venaient rappeler avec véhémence ce qu'Il pensait vraiment.

Amos annoncera la destruction des sanctuaires de Béthel, de Guilgal et de Béerschéva parce que les Israélites, tout en rendant un culte à Dieu dans ces temples de province, ne cessaient de multiplier les injustices en exploitant de façon éhontée leurs compatriotes et en tolérant des inégalités sociales criantes :

Car ainsi parle Yahvé à la maison d'Israël :
Cherchez-moi et vous vivrez !
Mais ne cherchez pas Béthel,
n'allez pas à Guilgal,
ne passez pas à Bersabée ;
car Guilgal ira en déportation
et Béthel deviendra néant.
Cherchez Yahvé et vous vivrez,
de peur qu'il ne fonde comme le feu
sur la maison de Joseph,
qu'il ne dévore, et personne à Béthel pour éteindre !
Ils changent le droit en absinthe
et jettent à terre la justice.

...

Je hais, je méprise vos fêtes
et je ne puis sentir vos réunions solennelles.
Quand vous m'offrez des holocaustes...
vos oblations, je ne les agrée pas,

le sacrifice de vos bêtes grasses, je ne le regarde pas.
Écarte de moi le bruit de tes cantiques,
que je n'entende pas la musique de tes harpes!
Mais que le droit coule comme de l'eau,
et la justice, comme un torrent qui ne tarit pas.
(Am 5,4-7.21-24)

Dieu est même prêt à démolir son propre Temple si ceux qui font le mal s'y réfugient pour s'y croire en sécurité.

Osée exprimera de façon lapidaire cet enseignement des prophètes lorsqu'il fera dire à Dieu :

« Car c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices, la connaissance (amoureuse)¹ de Dieu plutôt que les holocaustes. » (Os 6,6)

Ici, le mot *amour* traduit le mot hébreu *hèsèd* que les traducteurs de la Septante² ont rendu par *miséricorde*. Dans l'évangile de Matthieu, Jésus se réfère par deux fois à ce texte d'Osée pour se défendre et pour défendre ses disciples des reproches des pharisiens (Mt 9,13 ; 12,7). Dans la traduction de la Septante, cela devient :

« C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. »

C'était affirmer clairement que le fait pour l'homme de souffrir dans son cœur (c'est la signification du mot *miséricorde*) à la vue des souffrances de ses frères plaisait davantage à Dieu que tout le culte qu'on pouvait lui offrir au Temple. Cette idée sera aussi reprise par les sages d'Israël.

-
1. La parenthèse est de nous pour mieux expliciter le sens du mot hébreu que le terme « connaissance » ne rend pas adéquatement.
 2. Traduction grecque de l'Ancien Testament réalisée vers le II^e siècle avant Jésus-Christ. Selon la légende, elle fut l'œuvre de soixante-dix savants, d'où son nom de Septante. C'est d'après cette traduction qu'est cité l'Ancien Testament dans le Nouveau Testament, ce qui explique les différences de ces citations par rapport aux versions modernes de l'Ancien Testament.

Jésus dans la lignée des prophètes

Jésus se situe dans le prolongement de cette tradition. En racontant la parabole du bon Samaritain, Jésus signifie clairement que l'amour du prochain passe avant l'observance légaliste de la Loi.

De même, en discutant avec les scribes, Jésus va désavouer la permission qu'ils donnaient aux gens de ne plus s'occuper de leurs parents en déclarant *korbân*, c'est-à-dire consacrés, les biens qu'ils auraient pu utiliser pour leur venir en aide (Mt 15,1-9; Mc 7,1-12). Déclarer des biens *korbân*, c'était faire le vœu de les verser au trésor du Temple. Ainsi mis à part pour une fin sacrée, ces biens étaient soustraits à tout usage profane, dont celui d'aider ses parents. Et ainsi, en se servant du caractère sacré du Temple, on réussissait à dispenser quelqu'un de l'observance du commandement de Dieu qui disait : « Honore ton père et ta mère. » (Ex 20,12)

Pour Jésus, rien ne doit passer avant l'amour de Dieu et du prochain. Et les deux commandements sont indissociables et semblables. Il ne peut y avoir contradiction entre les deux. Le commandement de l'amour de Dieu ne saurait dispenser de celui de l'amour du prochain. Bien plus, saint Jean dira que l'amour réel et concret du prochain est le signe d'un amour authentique de Dieu. (1 Jn 4,20)

Dans l'évangile de Marc, nous voyons un scribe venir demander à Jésus :

« Quel est le premier commandement ? »

Jésus lui rappelle le début de la prière que tout bon juif sait par cœur :

« Écoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. »

Mais Jésus ne peut s'empêcher d'ajouter le deuxième commandement, celui de l'amour du prochain, même si la question du scribe ne visait que le premier. Et le scribe de répondre :

« Fort bien, Maître, tu as eu raison de dire qu'il est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui : l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence et de toute sa force, *et aimer le prochain comme soi-même*, vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices. »

Et Marc d'ajouter :

Jésus, voyant qu'il avait fait une remarque pleine de sens, lui dit : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu. » (Mc 12,28-34)

Matthieu, Marc et Luc rapportent tous trois l'épisode des vendeurs chassés du Temple après l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Mais c'est chez Marc que le sens de ce geste apparaît le mieux. Ici encore, Jésus se situe dans le prolongement des prophètes, notamment d'Isaïe et de Jérémie.

Les trois évangélistes rapportent que Jésus justifie son geste en citant une parole de l'Écriture. Il s'agit d'un texte d'Isaïe où le prophète essaie de rassurer les eunuques et les étrangers qui ont peur d'être exclus du peuple de Dieu (Is 56, 1-7). Isaïe fait dire à Dieu :

« Quant aux fils d'étrangers, attachés à Yahvé pour le servir, pour aimer le nom de Yahvé, devenir ses serviteurs, tous ceux qui observent le sabbat sans le profaner, fermement attachés à mon alliance, je les mènerai à ma sainte montagne, je les comblerai de joie dans ma maison de prière. Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel, car ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples. » (Is 56,6-7)

Or seul Marc rapporte la fin de la citation au complet et parle donc de « maison de prière pour tous les peuples ». Le sens du geste de Jésus s'éclaire seulement à la lumière de ce

texte d'Isaïe. Ce n'est pas contre le commerce des animaux et le travail des changeurs de monnaie que Jésus en a, mais plutôt contre le fait que tout cela ait lieu à l'endroit que l'on appelait le parvis des païens. C'était la partie la plus extérieure du Temple, réservée aux païens afin qu'eux aussi puissent venir prier le Dieu d'Israël. Ce parvis avait aussi un caractère sacré et était le signe que la vocation d'Israël comportait la responsabilité et le devoir de transmettre aux autres nations les dons reçus de Dieu. Dieu ne voulait pas qu'Israël se referme sur lui-même pour former un ghetto et jouir seul de ses dons gratuits. Se servir du parvis du Temple réservé aux païens pour y faire du commerce ou simplement le traverser pour prendre un raccourci équivalait à ne pas en respecter le caractère sacré, à nier cette vocation et à faire peu de cas du droit des païens à venir prier le Dieu d'Israël. Lisons bien attentivement ce texte de Marc :

Ils arrivent à Jérusalem. Étant entré dans le Temple, il se mit à chasser les vendeurs et les acheteurs qui s'y trouvaient : il culbuta les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes, et il ne laissait personne transporter d'objet à travers le Temple. Et il les enseignait et leur disait : « N'est-il pas écrit : *Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations*. Mais vous, vous en avez fait *un repaire de brigands* ! » Cela vint aux oreilles des grands prêtres et des scribes, et ils cherchaient comment le faire périr ; car ils le craignaient, parce que tout le peuple était ravi de son enseignement. Le soir venu, il s'en allait hors de la ville (Mc 11, 15-19).

En reprochant aux juifs d'avoir fait du Temple un repaire de brigands, Jésus faisait allusion à un passage du prophète Jérémie en prenant à son compte ce qu'y exprime ce prophète. Il s'agit du chapitre 7, où l'on voit Jérémie, sur l'ordre de Dieu, se poster à la porte du Temple pour interpeller tous ceux qui s'y rendent. En bref, Jérémie est mandaté par Dieu

pour dénoncer la fausse sécurité que le peuple vient chercher au Temple en y rendant un culte alors que, dans leur vie de tous les jours, ils se permettent toutes sortes d'injustices envers leurs concitoyens. Ce texte est tellement beau qu'il vaut la peine de le citer en entier :

Parole qui fut adressée à Jérémie de la part de Yahvé en ces termes : «Tiens-toi à la porte du Temple de Yahvé, proclames-y cette parole et dis: Écoutez la parole de Yahvé, vous tous les Judéens qui entrez par ces portes pour vous prosterner devant Yahvé. Ainsi parle Yahvé Sabaot, le Dieu d'Israël: Améliorez vos voies et vos œuvres et je vous ferai demeurer en ce lieu. Ne vous fiez pas aux paroles mensongères: «C'est le sanctuaire de Yahvé, le sanctuaire de Yahvé, le sanctuaire de Yahvé!» Mais si vous améliorez réellement vos voies et vos œuvres, si vous avez un vrai souci du droit, chacun avec son prochain, si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve, si vous ne répandez pas le sang innocent en ce lieu et si vous n'allez pas, pour votre malheur, à la suite d'autres dieux, alors je vous ferai demeurer en ce lieu, dans le pays que j'ai donné à vos pères depuis toujours et pour toujours. Mais voici que vous vous fiez à des paroles mensongères, à ce qui est vain. Quoi! Voler, tuer, commettre l'adultère, se parjurer, encenser Baal, suivre des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, puis venir se présenter devant moi en ce Temple qui porte mon nom, et dire: «Nous voilà en sûreté!» pour continuer toutes ces abominations! À vos yeux, est-ce *un repaire de brigands*, ce Temple qui porte mon nom? Moi, en tout cas, je vois clair, oracle de Yahvé!» (Jr 7,1-11).

On pourrait retrouver chez quasiment tous les prophètes des passages allant dans le même sens. Cet enseignement courant chez eux sera repris ultérieurement par les sages. Il ne fait aucun doute que Jésus se situe dans la même perspective. Ce n'est pas pour rien que beaucoup l'ont pris pour un prophète.

Plus loin que les prophètes

Il y avait certes dans cet enseignement de quoi irriter tous ceux dont la vie gravitait autour du Temple, et, à Jérusalem, ils devaient être assez nombreux. Mais Jésus est allé beaucoup plus loin en affirmant tout bonnement que, dorénavant, c'est Lui qui était le véritable temple de Dieu. C'est dans sa personne que Dieu se rendait désormais présent au monde. Et si c'était vrai pour Jésus, cela l'était aussi pour toute personne qui croirait en lui, puisque, par la foi, l'Esprit Saint, qui est Dieu lui-même, viendrait habiter en elle.

Dans l'évangile de Jean, après l'épisode des vendeurs chassés du Temple, des juifs viennent trouver Jésus pour lui formuler une demande :

« Quel signe nous montres-tu pour agir ainsi ? »

Et Jésus de répondre :

« Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèverai. »

Et l'évangéliste d'ajouter un peu plus loin :

Mais lui parlait du sanctuaire de son corps. Aussi, quand il ressuscita d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'*Écriture* et à la parole qu'il avait dite (Jn 2,18-19.21-22).

Saint Jean nous raconte au chapitre 7 de son évangile comment Jésus est monté à Jérusalem en secret à l'occasion du pèlerinage de la fête des Tentés :

Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout, s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi ! », selon le mot de l'*Écriture* : « De son sein couleront des fleuves d'eau vive. » Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui avaient cru en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. (Jn 7,37-39).

Nous savons peu de choses de la liturgie de cette fête qui semble avoir été l'une des plus grandes en Israël. Cette fête était célébrée à l'automne et durait sept ou huit jours. Originellement, c'était la fête des récoltes, et cela explique son caractère joyeux. Mais nous savons aussi que chaque jour les prêtres allaient puiser de l'eau à la piscine de Siloé et venaient la verser au coin de l'autel. On y célébrait l'eau en tant que source de salut. Depuis la sortie d'Égypte et la traversée miraculeuse de la mer Rouge, l'eau a toujours été associée au salut et à la vie. Cela est d'autant plus compréhensible qu'en Israël là où il n'y a pas d'eau, c'est souvent le désert.

Il est très probable que l'un des textes liturgiques qu'on lisait au Temple à l'occasion de cette fête provenait du livre d'Ézéchiél. Au chapitre 47, le prêtre prophète, emmené en déportation à Babylone après la destruction du Temple de Jérusalem par Nabuchodonosor en 587 avant Jésus-Christ, voit dans une vision un nouveau Temple à Jérusalem et de ce Temple coule une source qui régénère tout, fait fleurir le désert et assainit même la mer Morte dont les eaux saturées de sel ne contiennent aucune vie :

Il me ramena à l'entrée du Temple, et voici que de l'eau sortait de dessous le seuil du Temple, vers l'orient, car le Temple était tourné vers l'orient. L'eau descendait de dessous le côté droit du Temple, au sud de l'autel. Il me fit sortir par le porche septentrional et me fit faire le tour extérieur, jusqu'au porche extérieur qui regarde l'orient, et voici que l'eau coulait du côté droit. L'homme s'éloigna vers l'orient, avec le cordeau qu'il avait en main, et mesura mille coudées ; alors il me fit traverser le cours d'eau : j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles. Il en mesura encore mille et me fit traverser le cours d'eau : j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Il en mesura encore mille et me fit traverser le cours d'eau : j'avais de l'eau jusqu'aux reins. Il en mesura encore mille, et c'était un torrent que je ne pus traverser, car l'eau avait grossi pour devenir une eau profonde, un *fleuve* infranchissable. Alors il me dit : « As-tu vu, fils d'homme ? »

Il me conduisit puis me ramena au bord du torrent. Et lorsque je revins, voici qu'au bord du torrent il y avait une quantité d'arbres de chaque côté. Il me dit : « Cette eau s'en va vers le district oriental, elle descend dans la Araba et se dirige vers la mer¹ ; elle se déverse dans la mer en sorte que ses eaux deviennent saines. Partout où passera le torrent, tout être vivant qui y fourmille vivra. Le poisson sera très abondant, car là où cette eau pénètre, elle assainit, et la vie se développe partout où va le torrent. Sur le rivage, il y aura des pêcheurs... Au bord du torrent, sur chacune de ses rives, croîtront toutes sortes d'arbres fruitiers dont le feuillage ne se flétrira pas et dont les fruits ne cesseront pas : ils produiront chaque mois des fruits nouveaux, car cette eau vient du sanctuaire. Les fruits seront une nourriture et les feuilles un remède » (Éz 47,1-10.12).

Pour Ézéchiël, il ne fait aucun doute que c'est la présence de Dieu dans le Temple, d'où provient cette source, qui confère à cette eau sa puissance vivifiante.

Jésus venait peut-être d'entendre la proclamation liturgique de cette parole d'Ézéchiël lorsqu'il s'est écrié, le dernier jour de la fête comme aime à le préciser saint Jean :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! », selon le mot de l'Écriture :

« De son sein couleront des *fleuves* d'eau vive. » (Jn 7,37-38)

Dieu est bien davantage présent en la personne de Jésus que dans le Temple. Voilà pourquoi Jésus est passé en faisant le bien partout où il allait : il guérissait les malades, pardonnait les péchés, ressuscitait les morts. Son enseignement et sa parole redonnaient un sens à la vie et le courage de se lever. Toute sa vie manifestait la volonté de Dieu de voir l'homme debout, parce que le projet de Dieu est de conduire toute personne humaine à la plénitude de la vie par le moyen de la foi, qui est confiance en un Dieu Père. Et les

1. Il s'agit de la mer Morte.

dons du Père ne demandent qu'à être accueillis gratuitement dans la joie.

La véritable eau vivifiante sort de Jésus plutôt que du Temple. Et c'est en ce sens que Jésus proclame que son corps est le temple nouveau : ses paroles et ses actes sont cette eau vive qui permet à la vie de naître et de renaître parce qu'ils sont inspirés par l'Esprit Saint qu'il possède en plénitude. Et il en est de même de ceux qui croient en Jésus. D'eux aussi « couleront des fleuves d'eau vive », parce que la volonté de Dieu est de donner aux hommes un tel pouvoir. Les paroles, les gestes et toute la vie des croyants transformés par la foi deviennent une eau vive et font naître ou renaître la vie autour d'eux. Désormais, ce qui compte, ce n'est plus le Temple, mais la communauté des croyants :

« C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » (Jn 13,34-35).

Dans son entretien avec Nicodème (Jn 3,1-21), Jésus lui parlera de la nécessité de renaître de l'eau et de l'Esprit afin d'entrer en possession d'une vie qui ne finira plus jamais, une vie éternelle. De même, dans son entretien avec la Samaritaine (Jn 4,1-42), il sera question d'une eau vive, « une eau qui deviendra en elle source d'eau jaillissant en vie éternelle ». Ici encore, les personnes sont le lieu de la présence de Dieu, et l'eau vive, qui est le symbole de l'Esprit de Dieu, devient en eux une source.

La Samaritaine, reconnaissant en Jésus un prophète, lui soumet une question d'une grande importance pour elle et ses compatriotes, tout comme pour les juifs :

« Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites : « C'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. » (Jn 4,20)

En d'autres mots, quel temple est le bon ? Celui de Jérusalem ou celui du Garizim ? La réponse de Jésus dut lui sembler très étonnante :

« Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où les véritables adorateurs adoreront le Père dans l'esprit et la vérité, car tels sont les adorateurs que cherchent le Père. Dieu est esprit, et ceux qui adorent, c'est dans l'esprit et la vérité qu'ils doivent adorer » (Jn 4,21.23-24).

On ne s'étonnera donc pas, après cela, de la réplique de Jésus à ses disciples qui admiraient la magnificence du Temple de Jérusalem :

Comme Jésus sortait du Temple et s'en allait, ses disciples s'approchèrent pour lui faire voir les constructions du Temple. Mais il leur répondit : « Vous voyez tout cela, n'est-ce pas ? En vérité je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit jeté bas. » (Mt 24,1-2)

Après la mort et la résurrection de Jésus, bien que les premiers disciples qui demeuraient à Jérusalem aient continué à fréquenter le Temple pour y prier et y rendre gloire à Dieu, la liturgie chrétienne se déroulera ailleurs. En effet, c'est dans leurs maisons que les croyants « rompaient le pain » (Ac 2,46 ; 12,12). La fraction du pain était pour eux le geste le plus important du culte nouveau que leur avait enseigné Jésus. Et ce geste était intimement lié à la fraternité dont Jésus leur avait montré l'importance. Pour les célébrations chrétiennes, les maisons étaient beaucoup mieux adaptées que ne pouvait l'être le Temple de Jérusalem. Il ne faut donc pas s'étonner si, pendant les trois premiers siècles de l'Église, le christianisme s'est répandu dans tout l'Empire romain sans qu'aucune église ne soit construite et sans que cela fasse problème. Certes, les persécutions et la situation marginale

des chrétiens n'étaient pas propices à la construction d'églises, mais rien n'indique que les croyants de cette époque y aient vu un inconvénient. Pour eux, l'important, c'était la communauté des croyants. Il faudra attendre l'empereur Constantin pour voir la construction de la première église vers le milieu du IV^e siècle.

Étienne

Il est remarquable qu'Étienne fut lapidé après avoir été accusé du même crime que celui reproché à Jésus, à savoir d'avoir parlé contre le Temple :

Là ils produisirent des faux témoins qui déclarèrent : « Cet individu ne cesse pas de tenir des propos contre ce saint Lieu et contre la Loi. Nous l'avons entendu dire que Jésus, ce Nazôréen, détruira ce Lieu-ci et changera les usages que Moïse nous a légués. » (Ac 6,13-14)

Et l'auteur des Actes de poursuivre :

Or, tous ceux qui siégeaient au sanhédrin avaient les yeux fixés sur lui, et son visage leur apparut semblable à celui d'un ange. (Ac 6,15)

Ici, la présence de Dieu dans la personne d'Étienne apparaît concrètement sur son visage, comme au moment de la transfiguration de Jésus et comme il arrivait à Moïse à sa sortie de la Tente de la Rencontre après qu'il eut conversé avec Dieu. Parce que Dieu est esprit, le cœur de la personne humaine lui est un « lieu » de présence beaucoup plus adéquat que n'importe quel temple. « Dieu n'habite pas une maison construite de mains d'hommes », avait déjà dit Salomon dans sa prière au moment de l'inauguration du Temple qu'il avait fait construire à Jérusalem. C'est ce que rappelle Étienne dans

le discours qu'il prononce pour se défendre avant d'être lapidé:

«Nos pères au désert avaient la Tente du Témoignage, ainsi qu'en avait disposé Celui qui parlait à Moïse, lui enjoignant de la faire suivant le modèle qu'il avait vu. Après l'avoir reçue, nos pères l'introduisirent, sous la conduite de Josué, dans le pays conquis sur les nations que Dieu chassa devant eux; ainsi en fut-il jusqu'aux jours de David. Celui-ci trouva grâce devant Dieu et sollicita la faveur de trouver une résidence pour la maison de Jacob. Ce fut Salomon toutefois qui lui bâtit une maison. Mais le Très-Haut n'habite pas dans des demeures faites de main d'homme; ainsi le dit le prophète:

«Le ciel est mon trône
et la terre l'escabeau de mes pieds:
quelle maison me bâtirez-vous, dit le Seigneur,
et quel sera le lieu de mon repos?
N'est-ce pas ma main qui a fait tout cela?»
(Ac 7,44-50)

Paul et les premières communautés

Pour Paul, l'Église, comme prolongement du corps du Christ et en tant que communauté des croyants, remplace le Temple comme lieu de la présence de Dieu. C'est pourquoi il développera l'idée de corps mystique du Christ (1 Co 12,12ss) et parlera de culte spirituel:

Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu: c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre. Et ne vous modelez pas sur le monde présent, mais que le renouvellement de votre jugement vous transforme et vous fasse discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. (Rm 12,1-2)

De même, Paul dira aux Corinthiens :

Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, celui-là, Dieu le détruira. Car le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous. (1 Co 3,16-17)

Mêmes expressions en 1 Co 6,19 et 2 Co 6,16. Paul rappelle à ses chrétiens qu'ils sont le temple de Dieu. Il veut leur faire comprendre la nouvelle dignité de leur vie et comment ils doivent se comporter avec sainteté, rejetant toute forme de mal et vivant en faisant le bien autour d'eux. Paul, dans son enseignement, se montre donc parfaitement fidèle à Jésus, et il ne faut pas se surprendre si lui aussi, de passage à Jérusalem, sera accusé d'avoir porté atteinte au Lieu saint :

Les sept jours touchaient à leur fin, quand les juifs d'Asie, l'ayant aperçu dans le Temple, ameutèrent la foule et mirent la main sur lui, en criant : « Hommes d'Israël, au secours ! Le voici, l'individu qui prêche à tous et partout contre notre peuple, contre la Loi et contre ce Lieu ! » (Ac 21,27-28)

Conclusion

Beaucoup de chrétiens sont désespérés devant la fermeture des églises. Ils ont l'impression que la foi chrétienne disparaît peu à peu. Est-ce bien sûr ? Certes, les croyants ont besoin de se réunir, et pour ce faire il leur faut un lieu. Mais nous devons nous questionner sur la pertinence de conserver tous les édifices actuels devenus beaucoup trop grands, trop coûteux et souvent inadaptés pour des rencontres vraiment communautaires dont nous redécouvrons la nécessité aujourd'hui.

Il nous faut arriver, il me semble, à recentrer notre pastorale sur la communauté chrétienne comme lieu de la présence de Dieu. Nous sommes les pierres vivantes d'un édifice spirituel, le Corps mystique de Jésus, seul Temple digne de Dieu. Et de ce Temple doivent sortir les paroles et les gestes inspirés par l'Esprit Saint, l'eau vive, qui redonneront un sens à la vie, l'espérance d'une plénitude de vie qui dépasse même les rêves les plus fous. Plus qu'à bien d'autres époques, la présence de Dieu dans un temple vivant est pertinente et nécessaire aujourd'hui. Elle seule a des chances de susciter l'étonnement qui pourrait être le point de départ d'une recherche et d'un cheminement. Elle seule pourra exercer un attrait sur les générations qui nous suivent. Il nous faut retrouver le secret des premières communautés chrétiennes, qui, sans églises, au cours des trois premiers siècles, ont assuré l'expansion du christianisme dans tout l'Empire romain.

La vie quotidienne d'un croyant

Il n'y a pas de meilleur moyen de montrer ce qu'est la foi que d'essayer de décrire comment elle peut se vivre au quotidien. La foi ne peut qu'être incarnée dans la vie d'une personne, colorant ses pensées, ses sentiments, ses choix, ses actions, bref sa vie dans son intégralité.

Quelqu'un qui se sait enfant de Dieu, unique, libre et responsable

Le croyant est d'abord quelqu'un qui cherche à approfondir sa connaissance de Dieu parce que Dieu l'étonne et le fascine. Dans sa traduction littérale du quatrième évangile, Claude Tresmontant traduit l'expression *croire en Jésus* par *être certain de la vérité qui est en Jésus*¹. Le croyant chrétien a connu Dieu par l'entremise de Jésus-Christ.

Cela implique qu'à la question posée par Jésus: « Qui dites-vous que je suis? » il réponde à sa façon, mais un peu comme Pierre: « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16,16), tout en prenant conscience des implications d'une telle réponse pour sa propre vie. Car s'il est vrai que Jésus est le Fils du Dieu vivant, tout ce qui est écrit à son sujet dans les Écritures prend une importance considérable comme révélation du vrai visage de Dieu.

1. Évangile de Jean, traduction et notes de Claude Tresmontant, O.E.I.L., Paris, 1984, p. 10, 24, 78-79, etc.

Jésus nous a d'abord appris que Dieu est une personne, puisqu'il est Père. Et nous ne pouvons vraiment connaître une personne que si cette dernière décide de se révéler à nous. Tant que nos amis ne commencent pas à se confier, il est fort difficile de les connaître en les observant. Nous pouvons faire toutes sortes de suppositions sur leurs sentiments, leurs valeurs, leurs projets, leurs intentions : elles ont autant de chance d'être vraies que fausses. Il n'y a pas d'autre moyen de connaître vraiment une personne que de se mettre à son écoute : elle seule peut nous donner accès à son for intérieur. Ainsi, pour le croyant, Jésus est la Parole vivante de Dieu. Dieu, qui est Esprit, a voulu se faire connaître des hommes, et puisque nous sommes chair et que toute notre connaissance passe par nos sens, il a décidé de se rendre visible en assumant une existence charnelle semblable à la nôtre. Dieu se révèle à nous par toute la vie de Jésus, avons-nous dit, autant par ses gestes et ses choix que par ses paroles. Aussi, pour le croyant, se mettre à l'écoute de Dieu, c'est lire et relire les évangiles, les méditer et porter son regard vers Jésus. C'est ce que l'Église nous invite et nous aide à faire dans la première partie de l'eucharistie, la liturgie de la Parole.

Mais à notre époque, cela est insuffisant pour développer les convictions nécessaires à une foi chrétienne adulte et pour ne pas nous laisser entraîner comme une girouette par les vents soufflant de tous les horizons spirituels. Aujourd'hui, il faut être capable de rendre compte de notre foi et de justifier notre choix d'adhérer au Christ. Et pour connaître toujours mieux qui est Jésus et ce qu'il a été, le chrétien s'intéressera à l'époque où il a vécu afin de situer ses paroles et ses gestes dans leur contexte. De même, il fréquentera toute la Bible puisqu'on ne peut vraiment comprendre les évangiles qu'à la lumière de tous les autres livres de la Bible,

notamment de l'Ancien Testament. Le chrétien prendra volontiers du temps afin d'approfondir sa relation avec Dieu et avec le Christ, de la même façon qu'on cherche à connaître toujours mieux les personnes qu'on aime.

Le croyant chrétien prend conscience de plus en plus du caractère unique de cette révélation : Dieu est notre Père. Jésus est le premier à avoir osé s'adresser à Dieu en lui disant papa, *abba* en araméen¹, et la prière qu'il a enseignée à ses disciples s'intitule à juste titre le *Notre Père*. Concevoir Dieu comme un père ne va pas de soi pour l'homme. On n'a qu'à regarder les différentes conceptions de Dieu que proposent les autres religions. Mais le chrétien prend également conscience que sa propre tradition religieuse n'a pas toujours réussi à tenir un langage cohérent sur ce Dieu Père.

Ce qu'il a découvert de Dieu à travers Jésus, c'est que ce Dieu Père a un projet d'amour pour toute l'humanité. Si Dieu a créé les hommes et les femmes, c'est qu'il voulait leur faire partager son bonheur. Ce projet consiste à rassembler tous les humains dans une société fraternelle où il n'y aura plus de mal : ni mort ni souffrance d'aucune sorte. Alors, nous serons tous frères et sœurs, fils et filles d'un même Père : Dieu lui-même. Mais tout cela manifestement ne se réalisera qu'au-delà de la mort. Et pour cette raison, le croyant vit comme s'il voyait l'invisible. Sa vue se porte au-delà de l'horizon de la mort. Telle est notre destinée, et pour le croyant il s'agit de commencer à vivre en conséquence et de se montrer digne d'une telle destinée en accueillant le don de Dieu.

Au cœur de ce projet, il y a l'amour. Mais l'amour véritable présuppose la liberté, parce qu'aucun amour ne saurait être forcé. Le croyant se sait donc créé libre par Dieu pour

1. Cf. J. Jeremias, *Le Message central du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, Collection Foi Vivante 175, 1976, p. 9-29.

être capable d'aimer. Pour lui, la vraie liberté est orientée vers l'amour. Cette liberté fonde sa dignité, voulue également par Dieu. En le créant libre, Dieu le posait comme un partenaire, un vis-à-vis. Il le faisait son associé dans l'immense projet qu'Il veut réaliser. C'est ici que le croyant mesure la grandeur de sa dignité telle que voulue par Dieu. Et il comprend que cela est tout à fait conforme au projet d'un Père qui veut ce qu'il y a de mieux pour ses enfants.

Mais le croyant sait aussi que cette liberté le rend responsable et que son Père prend au sérieux cette liberté et cette responsabilité qu'il lui a confiées. Le chrétien ne s'attend donc pas à ce que Dieu intervienne constamment pour faire ce qui revient à l'homme ni pour réparer les pots cassés. Le croyant sait que son Père lui a confié un certain nombre de tâches à accomplir et qu'en bon pédagogue il ne va pas se substituer à lui.

Enfin, le croyant se sait unique au monde. Aujourd'hui, la science le lui confirme. Il possède des talents et des aptitudes qui lui sont propres. Et il en déduit que son Père s'attend à ce qu'il collabore à son projet en fonction de ce qu'il est. Il n'a qu'à regarder autour de lui pour connaître les besoins de ses frères et les tâches à accomplir afin de faire avancer le projet de Dieu et pour découvrir celles qui lui conviennent le mieux.

Voilà la conception de Dieu et de l'homme que porte le croyant dans sa vie quotidienne! Il y trouve une raison de vivre et un sens à sa vie. Il sait d'où il vient et ce vers quoi il s'en va. C'est sa référence pour les choix que la vie l'amène à faire. Il sait que Dieu l'aime d'un immense amour, un amour tellement grand et tellement puissant que son imagination est incapable de concevoir jusqu'où cela le conduira. Il puise constamment dans cette vision globale de la réalité de quoi

donner un sens aux événements de sa vie. Il est conscient de la grandeur de sa destinée. Mais il reste humble parce qu'il sait qu'il n'a rien fait pour mériter une telle grandeur : elle lui a été conférée par l'amour de son Père et il la partage avec tous les autres humains.

Quelqu'un qui agit par reconnaissance

Le croyant vit constamment dans la louange. D'abord parce qu'il sait ce que Dieu a fait pour lui. Il reconnaît que ce qu'il est et que ce qu'il a sont des dons de Dieu. Déjà, dans l'Ancien Testament, cette idée se trouve au centre de la prière que le Deutéronome prescrivait à tout juif au moment où il venait présenter les prémices de ses récoltes au Temple :

Lorsque tu parviendras au pays que Yahvé ton Dieu te donne en héritage, lorsque tu le posséderas et l'habiteras, tu prélèveras les prémices de tous les produits du sol que tu auras fait pousser au pays que te donne Yahvé ton Dieu. Tu les mettras dans une hotte, et tu te rendras au lieu choisi par Yahvé ton Dieu pour y faire habiter son nom. Tu iras trouver le prêtre alors en charge, et tu lui diras :

« Je déclare aujourd'hui à Yahvé mon Dieu que je suis arrivé au pays que Yahvé avait juré à nos pères de nous donner. »

Le prêtre prendra de ta main la hotte et la déposera devant l'autel de Yahvé ton Dieu. Tu prononceras ces paroles devant Yahvé ton Dieu :

« Mon père était un Araméen errant qui descendit en Égypte, et c'est en petit nombre qu'il y séjourna, avant d'y devenir une nation grande, puissante et nombreuse. Les Égyptiens nous maltraitèrent, nous brimèrent et nous imposèrent une dure servitude. Nous avons fait appel à Yahvé, le Dieu de nos pères. Yahvé entendit notre voix, il vit notre misère, notre peine et notre oppression, et Yahvé nous

fit sortir d'Égypte à main forte et à bras étendu, par une grande terreur, des signes et des prodiges. Il nous a conduits ici et nous a donné cette terre, terre qui ruisselle de lait et de miel. Voici que j'apporte maintenant les prémices des produits du sol que tu m'as donné, Yahvé.»

Tu les déposeras devant Yahvé ton Dieu et tu te prosterneras devant Yahvé ton Dieu. Puis tu te réjouiras de toutes les bonnes choses dont Yahvé ton Dieu t'a gratifié, toi et ta maison – toi ainsi que le lévite et l'étranger qui est chez toi. (Dt 26,1-11)

Dans ce texte, un mot revient souvent : *donner*. Le pays est un don de Dieu. Et ce don a été fait à tout le peuple. Il est important que le juif reconnaisse ce fait, car il a des conséquences importantes pour la vie de tous les jours. L'offrande annuelle des prémices était l'occasion de se souvenir de ce fait primordial.

Dans sa prière, le juif se rappelait que ses ancêtres étaient des nomades, donc des gens qui ne possédaient pas de pays. Bien plus, ils avaient été réduits en esclavage en Égypte, et d'eux-mêmes ils ne seraient pas arrivés à se libérer. C'est Yahvé qui les a libérés pour leur donner le pays qu'ils habitent désormais. Le juif reconnaissait donc dans cette prière que tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait, il le devait d'abord et avant tout à Dieu.

Et une fois reconnu ce fait, il lui est prescrit de se réjouir et de profiter de toutes les bonnes choses que son Dieu lui a données, mais sans oublier le lévite et l'étranger, les deux catégories de personnes qui ne possédaient pas de terre. Il ne peut en jouir sans se soucier que tous puissent en faire autant.

Il est clair que cette façon de voir a été celle de Jésus et qu'elle est présente dans tout le Nouveau Testament. Pour un chrétien, la terre a été donnée à toute l'humanité. Et s'il cherche la source de ce qu'il est et de ce qu'il a, il ne peut, s'il prend la peine de remonter assez loin, que trouver des dons

de Dieu. Certes, je peux faire des efforts et travailler pour arriver à un certain résultat, mais antérieurement à mon travail, à mes efforts, à mes choix judicieux, il y a toujours des talents reçus et des circonstances favorables qui ne sont pas de mon ressort. Pour un croyant, ce sont des dons de Dieu. Et il comprend l'importance de la reconnaissance de ce fait pour la conduite de sa vie quotidienne. S'il a reçu davantage, ce ne peut être pour en profiter égoïstement. Certes, Dieu lui a fait ces dons pour qu'il en jouisse, mais sans oublier les autres personnes. Car, en même temps qu'il se découvre l'objet d'un tel amour, il se découvre partenaire de Dieu dans son projet. Et ce que Dieu a voulu qu'il soit est beaucoup plus grand et plus important que les biens matériels dont Dieu l'a gratifié. Il comprend que ces dons lui ont été octroyés pour servir à la réalisation du projet de Dieu, qui veut que tous les hommes soient heureux.

Et plus il découvre Dieu, plus il contemple sa sagesse à l'œuvre dans la création ainsi que dans l'histoire de l'humanité, et plus il est heureux que Dieu soit ce qu'Il est. Sur un mur de ma chambre, j'ai une affiche sur laquelle on peut lire : « Seigneur, je ne sais pas si vous êtes content de moi, mais moi, je suis très content de Vous. » Je trouve que c'est là l'expression normale du croyant qui, s'étant mis à l'écoute de Dieu dans les évangiles, prend conscience de la beauté, de la bonté et de la grandeur de celui qui est son Père. Tout ce qu'un tel croyant fait est une conséquence de l'Amour dont il se sait être l'objet. Toutes ses actions sont gratitude.

Quelqu'un qui converse avec Dieu

Le croyant est sans cesse à l'écoute de Dieu. Le projet de Dieu est antérieur à mon projet de vie et plus englobant. Je ne peux donc qu'insérer mon projet dans le projet divin. Je comprends d'ailleurs que c'est la seule façon de le sauver du néant. Mon projet de vie, en effet, ne peut échapper à l'usure du temps et au travail corrosif et destructeur de la mort qu'en étant greffé sur le projet éternel de Dieu :

Si Yahvé ne bâtit la maison, en vain peinent les bâtisseurs.
(Ps 127,1)

Cette écoute de Dieu est exigée par le partenariat auquel le croyant se sait appelé. Sur un plan humain, plus je connais mon partenaire, sa façon de penser, ses préférences, les moyens qu'il prend pour atteindre ses objectifs, etc., plus il me sera facile de m'ajuster à lui et de travailler efficacement avec lui. Cela suppose des échanges de points de vue fréquents. Dans le domaine de la foi, c'est ce que l'on appelle la vie intérieure, la vie de prière. Le croyant est très souvent en conversation avec Dieu. Le père Garrigou-Lagrange a décrit cela avec beaucoup de simplicité :

La vie intérieure, tout le monde peut aisément le concevoir, est une forme élevée de la conversation intime que chacun a avec soi-même, dès qu'il se retrouve seul, fût-ce dans le tumulte des rues d'une grande ville. Dès qu'il cesse de converser avec ses semblables, l'homme converse intérieurement avec lui-même de ce qui le préoccupe le plus. Cette conversation varie beaucoup selon les divers âges de la vie, celle du vieillard n'est pas celle du jeune homme ; elle varie beaucoup aussi suivant que l'homme est bon ou mauvais.

Dès qu'il cherche sérieusement la vérité et le bien, cette conversation intime avec lui-même tend à devenir la conversation avec Dieu, et peu à peu, au lieu de se rechercher soi-même en tout, au

lieu de tendre de façon plus ou moins consciente à se faire centre, l'homme tend à rechercher Dieu en tout, et à substituer à l'égoïsme l'amour de Dieu et des âmes en Lui. C'est là la vie intérieure ; nul homme sincère ne fera de difficulté pour le reconnaître¹.

Ainsi, le croyant fréquente Dieu, il est un familier de Dieu. Il connaît Dieu comme un ami, il fait l'expérience de sa présence. Il n'est jamais seul dans ce qu'il entreprend.

Quelqu'un dont la vie est unifiée dans l'amour

Pour le croyant, la séparation entre le sacré et le profane est abolie, car il a compris que Dieu a tout créé et que pour Lui tout est sacré, et surtout la vie. Mais il observe aussi en même temps qu'il n'en va pas ainsi dans notre société, où trop souvent c'est l'argent qui prévaut. Et il se souvient de cette parole de Jésus :

« Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent » (Mt 6,24).

Le croyant fait passer les personnes avant l'argent, et il sait que, dans notre société où l'on fait constamment l'inverse, il doit donc chaque jour ramer à contre-courant. Il exercera les mêmes métiers et les mêmes professions que ses concitoyens, mais sans que les considérations monétaires le détournent de la tâche, essentielle pour lui, de construire une société plus fraternelle, en ayant une attention toute particulière pour ceux qui ont eu moins de chance dans la vie. Et cela parce qu'il sait que son Père, comme tout père ou toute

1. R. Garrigou-Lagrange, o.p., *Les trois âges de la vie intérieure*, Tome 1, Les éditions du Cerf et du Lévrier, Paris et Montréal, 1951, p. 2.

mère, porte une attention spéciale à son enfant plus faible ou plus démunie et qu'il s'attend à ce que ses frères et sœurs agissent de même à son égard. Jésus lui a appris que Dieu veut être aimé dans les autres humains. L'amour pour son Père se double donc de l'amour pour ses frères et sœurs humains. Et même plus, l'amour pour ces derniers est la mesure de l'amour pour son Père. Il est conscient de l'ampleur et des exigences de la tâche, puisque Jésus l'appelle à aimer comme lui, c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie.

Ces exigences semblent en contradiction avec celles de sa croissance personnelle. Mais le croyant sait que ce n'est qu'apparence. Son maître l'a averti que «qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera.» (Mt 16,25) Il est inconcevable pour lui que son Père qui a tout créé avec une infinie sagesse ait fait l'homme de telle sorte qu'il réussisse à être heureux sur le dos des autres ou sans les autres, alors qu'il Lui importe au plus haut point que tous ses enfants soient heureux. En regardant la vie de Jésus et de ses disciples depuis deux mille ans, le chrétien a découvert que les difficultés et la souffrance sont le chemin inéluctable du dépassement de soi et de la vraie joie. Pour suivre ce chemin, il doit sans cesse se méfier des apparences et faire confiance à Jésus.

Enfin, ces exigences lui semblent démesurées par rapport à ses capacités personnelles. Voilà pourquoi il sent le besoin de partager sa foi et de la vivre avec d'autres et ainsi former une communauté chrétienne où il pourra vivre ce que Jésus a appelé un commandement :

«Oui comme je vous ai aimé, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. À ceci tous vous reconnaîtrez pour mes disciples: à cet amour que vous aurez les uns pour les autres» Jn 13,35).

Il sait que cette communauté demeurera faible tout comme lui devant l'ampleur de la tâche à réaliser. Cela ne l'effraie pas, car il sait que Dieu choisit ce qui est faible pour réaliser son œuvre. (1 Co 1,17-30 ; 2 Co 12,10)

Habité par cette connaissance amoureuse d'un Dieu Père, le croyant se sait appelé à vivre sa vocation d'enfant de Dieu dans la liberté. Son Père lui a confié la tâche de chercher et de découvrir comment lui peut le mieux contribuer à la réalisation du projet de son Père en collaboration avec ses frères et sœurs en humanité. La réussite du projet ne dépend pas d'abord de lui, mais de son Père. Il lui suffit d'essayer du mieux qu'il peut de répondre aux attentes de son Père. Pour le reste il s'en remet à Lui.

La pertinence de la foi chrétienne aujourd'hui

Quand j'étais professeur de philosophie dans les années soixante, le programme incluait obligatoirement l'enseignement des preuves de l'existence de Dieu : à partir de notre explication du monde tel que nous le comprenions, nous en venions à postuler Dieu comme premier moteur immobile, cause première, etc. Une horloge implique d'elle-même un horloger, raisonne-t-on plus simplement avec son gros bon sens. C'est la démarche que l'homme a toujours faite au cours de son histoire, car il avait besoin de comprendre. Afin d'expliquer tout ce qui le dépassait, il inventait des dieux ou attribuait ce pouvoir à son Dieu. C'est la divinité qui faisait pleuvoir et arrêter de pleuvoir, qui envoyait famines, épidémies et tous les fléaux connus et craints des hommes de tous les temps. C'est aussi elle qui pouvait en préserver, et favoriser de toutes sortes de manières les hommes qui trouvaient grâce à ses yeux ; et on la priait pour cela.

Les agriculteurs faisaient appel à leurs dieux pour se prémunir contre les caprices de la nature et pour obtenir les conditions favorables aux meilleures récoltes possibles. Les agriculteurs chrétiens faisaient de même en priant leur Dieu. Quand nous étions jeunes, n'agissions-nous pas ainsi pour qu'il fasse beau lors d'événements importants ou encore pour réussir nos examens ? L'attitude religieuse de l'homme, celle qui lui est naturelle en quelque sorte, est de se tourner vers Dieu pour essayer de conjurer les forces qui le dépassent et qui menacent son existence, ou encore pour se rendre propice

la puissance divine et essayer de la mettre à son service. L'histoire des religions est là pour témoigner de tous les moyens qu'ont pris les hommes pour se concilier la puissance des dieux. Les sciences humaines modernes comme la psychologie, la psychanalyse et la sociologie n'ont aucun mal à montrer que la plupart du temps, l'homme, lorsqu'il conçoit Dieu, se fabrique en fait une image de Dieu qui n'est que la projection de ses propres sentiments. D'où la boutade: « Dieu a fait l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu. »

Cette attitude de l'homme envers la divinité était quasi inévitable avant l'avènement des sciences modernes, et on la trouve même présente dans toute la Bible¹. Elle allait de soi, sans questionnement, d'une génération à l'autre; de ce fait, elle est ancrée très profondément dans les mentalités. Encore aujourd'hui, n'est-ce pas elle qui réapparaît, sous les formes les plus farfelues et les plus irrationnelles, dans ce que les sociologues appellent le retour du religieux en réaction aux promesses non tenues par les sciences et aux menaces que les progrès technologiques font peser sur nos vies?

Peu à peu, les sciences nous ont expliqué comment se produisaient les différents phénomènes naturels, et nous avons compris progressivement que la pluie, la neige, les famines et les maladies n'exigeaient pas une intervention divine. Aujourd'hui, nous n'avons même plus besoin de Dieu pour expliquer l'ensemble de l'univers: d'après la cosmologie, tout a commencé par une immense explosion, le *big bang*, et ce n'est pas Dieu qui aurait allumé la mèche. Pour qui est le moindre des développements de la science,

1. L'inspiration divine de la Bible n'a pas pour but de faire une révolution culturelle. Voilà pourquoi les textes bibliques sont marqués par la culture de l'époque à laquelle ils ont été rédigés, ce qui n'empêche pas de se révéler à travers eux.

il n'est plus du tout évident que l'horloge suppose un horloger. D'où le désarroi de beaucoup de nos contemporains. De là à conclure que Dieu n'existe pas, il n'y a qu'un pas, vite franchi.

Dans un livre magnifique¹, François Varone fait la distinction entre religion et foi. Pour lui, la religion recouvre tout ce que l'homme fait quand il se situe devant Dieu comme devant une force qui le menace et qu'il cherche à se concilier. La foi est plutôt l'attitude d'accueil des dons qui nous viennent de Dieu, dont le principal est la révélation de ce qu'Il est, à savoir un Père pour l'humanité, un Ami des hommes. Varone constate que le christianisme vécu concrètement par les chrétiens est, la plupart du temps, un mélange indigeste de religion et de foi, ce qu'il appelle la « malcroyance »².

On a dit que la pire des époques est en même temps la meilleure. En ce sens, la nôtre est très difficile pour tous ceux dont la religion est remise en question jusque dans ses fondements. En mettant de côté la religion de leur enfance, la plupart de nos contemporains ont en fait rejeté une image fausse et déformée de Dieu, comme un fardeau trop lourd à porter. En soi, c'est un bien de se débarrasser d'une telle idole et de l'aliénation qui l'accompagne. Mais le vide ainsi créé n'a pas été automatiquement remplacé par une perception plus authentique de Dieu. D'où l'inconfort de plusieurs. C'est vrai que la religion, au sens où Varone l'entend, n'a plus d'avenir, et c'est heureux : cela nous oblige à purifier l'image que nous avons de Dieu. C'est l'une des tâches prioritaires des disciples de Jésus à notre époque. Car la foi, elle, demeure

1. François Varone, *Ce Dieu absent qui fait problème*, Paris, Cerf, 1981, p. 18-25.

2. *Ibid.*, p. 57-58.

pertinente. Plus que jamais, il est nécessaire de nous mettre à l'écoute de Dieu pour être capables de tenir sur Lui un discours qui soit le plus juste possible. Et le principal critère de la justesse de notre discours sur Dieu, c'est sa capacité à parler de l'homme correctement.

La Bible nous révèle progressivement un Dieu Tout-Autre, et cette révélation culmine en Jésus. La foi en un Dieu Père de tous les hommes, au sens où nous le trouvons dans les évangiles, est un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité. Jamais l'homme, laissé à lui-même, ne s'est représenté Dieu de cette façon. C'est tellement vrai que même après que Dieu se fut révélé tel en Jésus, deux mille ans d'histoire ont démontré que même ses disciples ont eu beaucoup de mal à aimer et à servir ce Dieu comme Il désirait l'être, à savoir dans les autres hommes. La réaction des contemporains de Jésus fut de le rejeter parce qu'il était trop dérangeant. Aujourd'hui, nous pouvons nous demander combien de chrétiens voient Dieu comme un Père et sont cohérents dans leur agir et dans leur attitude avec cette image de Dieu. Le Dieu de Jésus-Christ dérange encore, mais c'est à la façon d'un Père qui veut que ses enfants se dépassent constamment pour atteindre la plénitude de leur stature d'adulte et qui refuse de les voir se contenter de demi-mesures dans leur quête de bonheur. Ce Dieu-là nous a voulu comme partenaires dans un projet inouï, et il n'a de cesse que nous inscrivions notre projet de vie à l'intérieur de Son projet afin de l'immortaliser.

La foi en un Dieu qui demande à être aimé dans les autres humains et dont la cause est essentiellement celle de l'homme, comme aime à le répéter Hans Kung, demeure des plus pertinentes aujourd'hui.

ANNEXE 1

Comment lire les références bibliques

Livres de la Bible et leur abréviation.

Abréviation	Titre du livre
Gn	Livre de la Genèse
Ex	Livre de l'Exode
Dt	Deutéronome
2 S	Deuxième livre de Samuel
1 R	Premier livre des rois
2 M	Deuxième livre des Maccabées
Ps	Livre des psaumes
Is	Livre du prophète Isaïe
Jr	Livre du prophète Jérémie
Ez	Livre du prophète Ézéchiël
Os	Livre du prophète Osée
Am	Livre du prophète Amos
Mi	Livre du prophète Michée
Mt	Évangile selon Matthieu
Mc	Évangile selon Marc
Lc	Évangile selon Luc
Jn	Évangile selon Jean
Ac	Livre des actes des apôtres
Rm	Épître de Paul aux Romains
1 Co	Première épître de Paul aux Corinthiens
2 Co	Deuxième épître de Paul aux Corinthiens

Ga	Épître de Paul aux Galates
Ep	Épître de Paul aux Éphésiens
Col	Épître de Paul aux Colossiens
He	Épître aux Hébreux
1 P	Première épître de Pierre
1 Jn	Première épître de Jean
Ap	Livre de l'Apocalypse

Voici comment lire les références bibliques

Les lettres, parfois précédés d'un chiffre, indiquent le livre auquel on fait référence. Tous les livres sont divisés en chapitres et chaque chapitre divisé en versets. Cette façon de faire permet de retrouver rapidement un texte auquel on fait référence. La virgule (,) sépare le numéro du chapitre de celui des versets. Le point-virgule (;) sépare les différentes références. Le trait d'union (-) doit se lire *jusqu'à* et le point (.) équivaut à *et*.

Voici des exemples :

I P 3,15 doit se lire : première épître de Pierre, chapitre 3, verset 15.

Mt 28,18-20 doit se lire : Évangile de Matthieu, chapitre 28, versets 18 à 20 inclusivement.

1 Co 15,13-14.18 doit se lire : première épître de Paul aux Corinthiens, chapitre 15, versets 13 à 14 et verset 18.

Ps 8,6 doit se lire : livre des psaumes, psaume numéro 8, verset 6. Le premier chiffre après le Ps indique le numéro du psaume. Il y en a 150.

Dt 28 doit se lire: livre du Deutéronome, tout le chapitre 28, parce qu'il n'y a pas de virgule et par conséquent aucune indication de versets. De même Éz 18 fait référence à tout le chapitre 18 du livre d'Ézéchiél.

Ex 14,4.18 doit se lire: livre de l'exode, chapitre 14, versets 4 et 18.

Ex 17,1-2.7 doit se lire: livre de l'exode, versets 1 à 2 et verset 7.

Mt 7,28-29; 22,23; Lc 4,32; Mc 12,17 doit se lire: Évangile de Matthieu, chapitre 7, versets 28 à 29 et chapitre 22, verset 23. Ensuite, Évangile de Luc, chapitre 4, verset 32. Ensuite Évangile de Marc, chapitre 12, verset 17. Le point-virgule sépare les passages auxquels on fait référence. Lorsqu'il n'y a pas d'abréviation de nom de livre qui suit le point-virgule, c'est que la référence renvoie au même livre, comme pour les deux références ici au livre de l'Évangile de Matthieu.

Jn 7,16.18.28-29; 8,28.38; 10,18.30.36-38; 12,44-45.49-50; 14,31 doit se lire: Évangile de Jean, chapitre 7, versets 16 et 18 et 28 à 29. Suivent 4 autres références au même livre i.e. à l'Évangile de Jean suivant les mêmes règles que celles déjà énoncées.

Am 5,4-7.21-24 doit se lire: livre du prophète Amos, chapitre 5, versets 4 à 7 et 21 à 24.

Gn 12-25; doit se lire: livre de la Genèse chapitres 12 à 25. Comme il n'y a pas de virgule après 12, mais un trait d'union suivi du chiffre 25, il s'agit de tous les chapitres allant de 12 à 25 inclusivement. Ce sont les chapitres où est racontée l'histoire d'Abraham.

Voici quelques suggestions pour continuer la réflexion :

Les quatre livres de François Varone, publiés aux éditions du Cerf :

Ce Dieu absent qui fait problème, 1981

Ce Dieu censé aimer la souffrance, 1984

Ce Dieu Juge qui nous attend, 1993

Inouïes les voies de la miséricorde, 1995

Pour une bonne compréhension de l'Ancien Testament, les cinq livres de Geneviève Vauthier, publiés aux éditions O.E.I.L. :

Naissance d'un peuple

Vive le roi

La voix de Dieu dans la tourmente

Une sagesse pour les nations

L'attente de l'homme nouveau

Maggi, Alberto, *Comment lire l'Évangile sans perdre la foi*, Fides, 1999.

Colson, Jean, *Prêtres et peuple Sacerdotal*, Paris, Beauchesne, 1969, 157 p.

Jeremias, Joachim, *Le Message central du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, Collection Foi Vivante 175, 1976, p. 9-29.

Hillesum, Etty, *Une vie bouleversée*, Seuil, Collection Points 59, 1995, 361 p.

Table des matières

Présentation	9
QUOI FAIRE ?	13
Devenir disciple de Jésus de Nazareth	14
De la foi d'Abraham à la justification par la foi de saint Paul	19
Abraham	19
Saint Paul	24
L'importance d'être ajusté à Dieu	30
La résurrection, objet de la foi chrétienne	35
Notre condition humaine	36
La résurrection	40
L'avènement du Règne de Dieu	47
La réincarnation	48
Principale difficulté	53
Conclusion	55
Faire l'expérience de la présence et de l'absence de Dieu	57
Présence et absence de Dieu dans l'Ancien Testament	58
Moïse	59
La révélation du nom divin	62
Le peuple fait l'expérience de la présence de Dieu	64
Présence et absence de Dieu	66

Jésus, en tant qu'homme, a fait l'expérience de la présence et de l'absence de Dieu	67
Jésus présence de Dieu	69
Jésus présent pour la suite des âges	72
Faire l'expérience de la Présence aujourd'hui	75
Nouvelle compréhension de la présence de Dieu aujourd'hui.	75
Présence de Dieu dans les exclus.	77
Fréquenter les grands croyants.	78
La rencontre de deux libertés.	78
Se méfier de nos idées préconçues.	80
 La dimension sacramentelle de la foi chrétienne	83
La réalité sacramentelle	84
Nouvelle compréhension du baptême	93
L'eucharistie, une place à part parmi les sacrements	94
Le mariage, l'extrême-onction et le sacrement de la réconciliation	95
Le sacrement de l'ordre	96
Jésus, grand prêtre	96
Le sacerdoce commun des fidèles.	97
Le sacerdoce ministériel	98
Dieu respecte notre liberté	99
 Le temple véritable	101
La question du Temple lors du procès de Jésus	103
De la Tente de la Rencontre au Temple de Salomon	103
Les prophètes	106
Jésus dans la lignée des prophètes	109
Plus loin que les prophètes	113
Étienne	118
Paul et les premières communautés	119
Conclusion	120

La vie quotidienne d'un croyant	123
Quelqu'un qui se sait enfant de Dieu, unique, libre et responsable	123
Quelqu'un qui agit par reconnaissance	127
Quelqu'un qui converse avec Dieu	130
Quelqu'un dont la vie est unifiée dans l'amour	131
 La pertinence de la foi chrétienne aujourd'hui	 135
 Annexe 1 – Comment lire les références bibliques	 139